

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

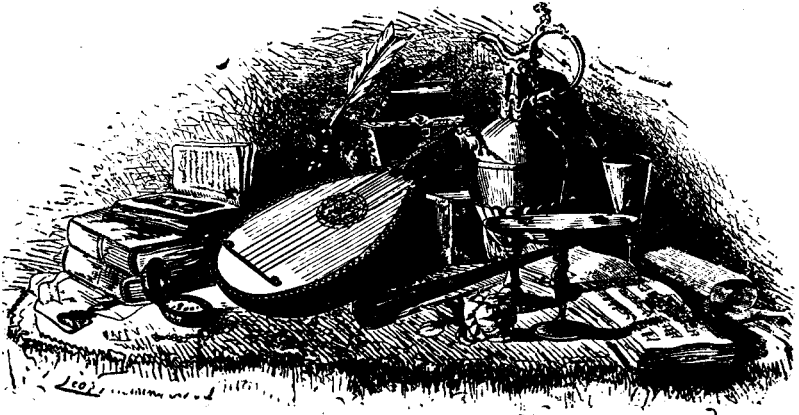
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.





ENTRÉE DE JÉSUS A JÉRUSALEM

PAR BERNHARD PLOCKHÖRST

SIL fut jamais une période brillante pour la France et féconde en hommes distingués, dont beaucoup d'illustres, c'est celle de 1830. Poètes, écrivains, musiciens, artistes, philosophes, orateurs, hommes d'Etat, etc., sont légion et forment comme une couronne de gloire au pays, sorti et se reposant des bouleversements des guerres de l'Empire et des horreurs de l'invasion. Une splendide efflorescence se produit et se développe dans toutes les branches de l'intelligence, de la science et du goût. Revenu de la torpeur qui suit les fortes secousses, l'esprit de la nation prend un essor, acquiert une vitalité extraordinaires. A l'ombre de l'olivier de la paix, la France, active et laborieuse, apparaît au milieu des nations comme une jeune beauté saine et forte, au front illuminé des clartés du génie. Et durant un quart de siècle, elle tient, tout entourée de riches rivaies, le sceptre de la littérature et de l'art.

Mais la France, à cette époque, ne brillait pas seulement par son esprit, son intelligence ; elle était grande encore par sa foi religieuse, plus profonde, plus générale qu'aujourd'hui dans le cœur du peuple. La foi vivifiait la lyre des poètes, inspirait l'artiste dans ses créa-

tions. Il y avait alors des écrivains qui célébraient Dieu et ses œuvres ; des peintres, des sculpteurs qui savaient représenter *honnêtement* des sujets religieux. Où sont-ils, aujourd'hui, les peintres ayant le sentiment esthétique qui les rende propres à concevoir et à exécuter un tableau d'autel ? Ils sont malheureusement bien rares. Nourris d'idées matérialistes, du venin moderne, ils ne savent que donner la forme brutale et sont incapables de donner à celle-ci l'accent et le mouvement de l'âme pénétrée des ardeurs de la foi, d'aspirations célestes. En chassant la religion, on a desséché les sources de l'inspiration, de l'idéalisme du Beau, qui ne git pas, lui, dans la matière, mais anime celle-ci et la sublimise, donne à la forme ce qui nous touche et émeut. Le Beau idéal est en Dieu, qui en est le principe ; inutile de le chercher ailleurs. Si l'artiste n'élève pas sa vision vers les cimes où la foi transporte, il ne produit que des œuvres mortes ; elles n'ont que le mécanisme de la vie ; l'âme ne les anime pas de son rayonnement, de ses lumineuses effluves.

Je n'é mets pas une théorie et encore moins un paradoxe : c'est simplement une vérité. Un grand peintre de la Renaissance nous fournit un exemple frappant de cette vérité, et ce peintre fut le maître du divin Sanzio. J'ai nommé le Pérugin.

Il fut un temps où le sentiment religieux guidait le pinceau de Piétro Vanucci ; puis un jour vint où ce sentiment s'éteignit en lui : l'artiste de Città della Pieve devint matérialiste, lorsqu'il était encore dans la pleine maturité de son talent. Les productions de ce maître, écloses durant la période *idéale*, la période de foi, malgré leur style un peu sec, défaut de l'époque, sont admirables et nous émeuvent. Les Vierges ont un caractère céleste ; ses têtes d'anges sont ravissantes, ses têtes de saints pleines d'expression et ardentes d'amour divin ; une grâce charmante est répandue dans les traits des jeunes gens et des femmes qui figurent dans ses compositions. Eh bien, les anges, les saints, les vierges, les personnages des fresques ou des tableaux exécutés plus tard, durant la période *matérialiste*, ont les mêmes mouvements, les mêmes airs de tête avec les regards tournés par en haut, mais la flamme divine n'y est plus, un voile s'est étendu sur les idéales visions ; ces Vierges, ces saints ne nous disent plus rien, n'excitent en nous aucune émotion, aucun transport. Le masque est froid ; il y a la grimace, il n'y a plus l'expression ; l'âme, la vie est éteinte dans ces regards muets.

Tel est un des effets de l'incroyance, du matérialisme : de détruire, d'annihiler le beau idéal dans l'art. Sans la foi, l'artiste peut produire des œuvres fortes, dans le sens de l'exécution et de la forme et à l'aide d'une technique savante ; seulement il ne s'élèvera jamais au sublime ; les ailes lui manquent pour y atteindre.

* * *

Dans la poésie et l'art le génie, hors de rares exceptions, se manifeste par un signe infaillible : la domination qu'il exerce. A l'aurore de cette période de 1830, David, qui, de son vivant, avait eu cette gloire de s'imposer à toute l'Europe, était mort et sa domination avec lui. Le flot des idées nouvelles avait renversé le prestige du colosse et un peuple de pygmées raillait et raille encore le style et la méthode du grand rénovateur de l'art français. Seul, Ingres son disciple, continua les tendances élevées du maître, son culte de la ligne, en y ajoutant la recherche de l'idéal faisant défaut à ce dernier.

Cependant l'art français était représenté, à l'époque où entrait dans la carrière l'auteur de l' " Entrée de Jésus à Jérusalem, " par des maîtres qui se nommaient Descamps, Géricault, Delaroche, Delacroix. Ary Scheffer, Horace Vernet, sans compter Ingres déjà cité et en y ajoutant Couture. Ce dernier jouissait, de l'autre côté du Rhin, d'une réputation méritée et qui n'était pas uniquement due à cette page naturaliste : *Les Romains de la décadence*, œuvre forte qui commença sa célébrité en France et sa réputation à l'étranger. L'église de Saint Etienne-du-Mont, à Paris, possède trois tableaux de Couture, qui sont des œuvres maîtresses, d'un style élevé et où le sentiment religieux réside à la fois et dans la conception et dans l'expression et dans le coloris, qualités que l'on trouve rarement réunies en un même tableau.

De même que Baker, — l'auteur d'*Othello racontant ses exploits* — Plochhöst vint à ce centre, à ce foyer artistique, Paris, où les artistes de tous les pays allaient non pas précisément s'inspirer aux œuvres des grands maîtres, mais assouplir leur technique, corriger leur style, épurer leur goût. Ce fut également l'atelier de Couture qu'il choisit ; c'est sous la direction de cet artiste qu'il chercha de perfectionner son jeune talent.

Né à Brunswick le 2 mars 1825, Bernard Plochhöst apprit les premiers éléments de son art au " Carolinum " de sa ville natale. A l'âge de 21 ans, il alla continuer ses études à Berlin. Après un séjour de trois ans, il se rendit à Dresde, où il s'occupa de travaux lithographiques. Visant à des connaissances plus étendues et plus hautes de son art, le jeune artiste alla d'abord à Munich prendre des leçons de Piloty, déjà célèbre à cette époque. La renommée de Couture l'attira ensuite à Paris et durant un an il travailla sous la direction du maître français.

Ni l'une ni l'autre école, l'allemande et la française, n'eurent une

influence exclusive sur la manière de Ploekhörst ; il prit de chacune la qualité dominante et se les assimila. Tout en conservant le sentimentalisme allemand, l'artiste avait perfectionné sa technique, par une appréciation plus pure, une connaissance plus exacte de la forme.

Initié successivement par ces deux chefs d'école, Piloty et Couture, aux règles de la grande peinture d'histoire, l'artiste pensa alors à réaliser un rêve fait depuis longtemps et commun à tous ceux qui ont le sentiment du beau : celui de visiter la terre classique de l'art, l'Italie. Les noms de Michel Ange, Raphaël, Léonard de Vinci, Titien, Véronèse, brillaient dans le mirage de ses songes comme des astres étincelants et il lui tardait, par la contemplation de leurs œuvres, de profiter aussi de leur enseignement. Mais, éclectique par raisonnement et sans parti pris d'école ou d'atelier, il voulut d'abord connaître les vieux maîtres flamands et visiter la Belgique et la Hollande, se réservant Florence et Rome pour le bouquet, comme le couronnement de son voyage d'études.

Au cours de son voyage en Italie, la sirène de l'Adriatique exerça sur notre peintre ainsi que sur tant d'autres artistes, la fascination de ses enveloppantes séductions ; c'est à Venise encore qu'il fit le plus long séjour et qu'il retourna aux périodes de nostalgie. Les cimes où planent Raphaël et Michel Ange sont à une telle hauteur que la plupart des artistes se sentent écrasés rien qu'à voir ces altitudes vertigineuses. L'art des Tintoret, des Véronèse est plus à leur portée et la palette de ces maîtres exerce sur eux sa magie.

Retourné dans sa patrie, Ploekhörst se fixa quelque temps à Leipzig, puis il alla s'établir définitivement à Berlin, où ses portraits et ses tableaux d'histoire lui acquirent bientôt une grande notoriété.

Parmi ses meilleures œuvres, à citer principalement la dernière, si je ne me trompe : *Le Retour de Marie et de Jean du tombeau du Christ*, où la profondeur du sentiment s'allie à la vérité de l'expression et du naturel des personnages. Ce tableau, avec son pendant : *Jean consolant Marie affligée*, fut acquis par le Musée de Leipzig. Dans ce dernier, le sentiment de la douleur chez la divine Mère est si vrai, si intense, que l'on se sent saisi de pitié devant une affliction si grande.

L'impression reçue de Rembrandt se manifeste dans cette toile que possède le Musée de Cologne, *La mort de Moïse*, d'un effet de lumière puissant et même violent. Dans la même gamme son *Archange Michel terrassant Satan*.

Appelé en 1866 à la direction de l'École des Beaux Arts de Weimar, Ploekhörst n'y resta que trois ans et retourna à Berlin où il

eut beaucoup à s'occuper de portraits. Ceux qu'il fit de l'Empereur et de l'Impératrice d'Allemagne mirent le sceau à sa renommée et lui valurent de nombreuses demandes. D'une grande vigueur de touche et d'expression, ces deux portraits ornent la Galerie Nationale de Berlin.

Une de ses meilleures compositions, parmi ses tableaux bibliques, et la plus exaltée même par les critiques, représente *Moïse exposé sur les eaux trouvée par la fille du roi d'Égypte*. Belle, souple, sous l'ondoiement des plis de sa riche draperie recouvrant et accusant à la fois ses formes candides, la fille du Pharaon unit la grâce à la majesté. Son jeune visage, à la vue de ce bel enfant dans sa frêle nacelle et qui lui sourit, exprime en même temps le plaisir et la surprise. Les suivantes de la princesse royale offrent quelques jolis types.

Je me hâte d'ajouter que l'*Entrée de Jésus à Jérusalem* justifie, au même titre que les œuvres citées plus haut, la réputation de l'artiste et aussi sa popularité. Cette toile révèle une science de composition fort remarquable. Il y a une enrythmie, une disposition équilibrée de tous les groupes qui assigne à chaque figure un rang nécessaire; les parties les plus éloignées du tableau se relient entre elles sans effort apparent et toutes, dans une action d'ensemble, concourent au même but : la concentration de l'intérêt sur le personnage principal. Le flot du peuple s'ouvre, s'écarte sur le passage du Sauveur, dont la noble et austère figure s'avance radiante dans l'ambiant lumineux, faisant ainsi le point attractif du tableau. Au premier plan, une figure de jeune femme aux tresses pendantes et vue de dos, forme un bouche-trou des plus heureux et attire l'œil agréablement. L'élan est unanime dans la masse du peuple, mais la note de l'enthousiasme n'est point délirante; l'entrain est plutôt joyeux, gai, sans exubérance folle ni théâtralité dans les gestes. Cette composition respire l'allégresse et la sérénité des cœurs qui se manifestaient jadis dans les campagnes de France, lors des processions de la Fête-Dieu, en ces jours où grands et petits, vieux et jeunes, tous rendaient publiquement hommage au Dispensateur des richesses de la terre, au Créateur de toutes choses. Cette même sérénité, qui est dans les cœurs, se reflète également dans la légère transparence de l'atmosphère, dans l'azur du ciel de ce sympathique tableau.

Il existe une école en Allemagne dont les productions ont un caractère de romantisme, d'afféterie arcadienne, tolérable dans les sujets de genre, mais qui, lorsqu'il s'agit de grande peinture, de sujets graves et religieux, est précisément l'antipode du sen-

timent que ces mêmes sujets comportent. C'est surtout dans la représentation des scènes bibliques que les adeptes de la dite école mettent leurs efforts à composer un magnifique décor de paysage, dans lequel ils font mouvoir leurs personnages. Le sentiment qui pousse ces artistes, quels que soient la beauté du décor et le charme de leur palette, n'en est pas moins à l'encontre des lois de l'esthétique, des règles du grand art.

En effet, si l'artiste donne plus d'importance au fond qu'aux figures, celles-ci sont diminuées d'autant. Plus l'accessoire est absorbant, plus il tire l'œil et plus il enlève de valeur, d'intérêt aux personnages de la pièce et au jeu de la scène. L'attention du spectateur ne peut plus être concentrée sur le point objectif du tableau, dès que son regard est sollicité par le détail, par l'accessoire. Si l'artiste le contraint à admirer la facture d'un tronc d'arbre, les jeux d'ombre et de lumière, le nuancement des tons, en un mot les attraits de son paysage, ce spectateur, naturellement, en oubliera le héros, les personnages de la scène. Il en est ainsi pour tout accessoire ornemental, tout bibelot enchassé dans une composition et qui ne tient par aucun lien à l'esprit même de cette composition ; n'y apportant aucun appoint, il tient une place au détriment de l'unité, de la grandeur même de l'œuvre. Le vrai beau, le grand, veulent la sobriété, la simplicité. Nul artiste ne peut atteindre au sublime s'il n'apprécie point ces deux qualités essentielles, lesquelles, de plus, sont l'essence même du caractère religieux.

Les grands maîtres, eux, l'ont compris. C'est sur un sol complètement dénudé que Michel-Ange, à la Sixtine, place la création de l'Homme. A la scène suivante de la Création de la Femme figure un arbre, mais les branches en sont coupées, il n'y a que le tronc. Le maître préfère commettre un anachronisme que de fausser les lois de l'esthétique, que de s'écarter des règles du grand style. L'architecture qui forme le fond de la décoration de la voûte de la chapelle, de même celle que Raphaël a peinte dans son Ecole d'Athènes, est exempte d'ornements, tels que volutes, rinceaux, etc. Rien que la ligne ; aucune surcharge, aucun détail pouvant, par sa valeur, amoindrir l'importance des personnages.

Dans le tableau qui nous occupe, l'« Entrée triomphante de Jésus à Jérusalem, » l'auteur manifeste déjà une tendance à l'intro-mission du paysage dans les sujets de grande peinture. Seulement, il le fait avec réserve et judicieusement en ce sens que la composition reste compacte, conserve son unité ; que la vision n'est pas troublée par

les détails du décor et, par conséquent, que les personnages et l'intérêt qu'ils doivent solliciter n'en sont que peu ou point diminués.

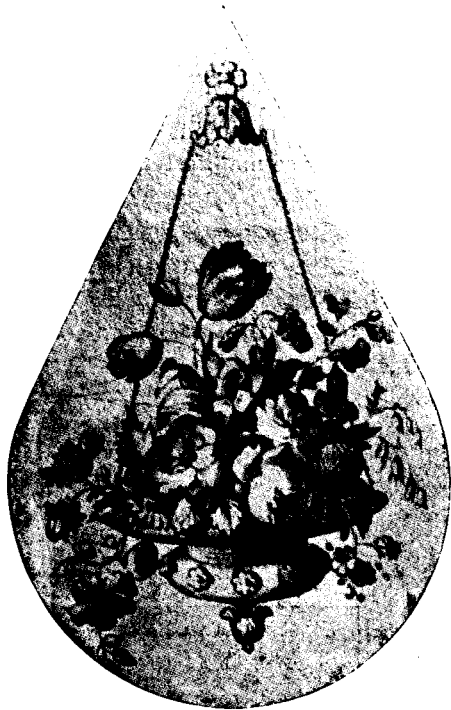
J'ajouterai à la louange de l'artiste, que donner un air de noblesse au Sauveur assis sur son âne, n'était point tâche facile. Il y est cependant parvenu. On comprend l'expansion spontanée, l'enthousiasme vrai de la foule, à la vue de ce Fils des Rois, dont la grandeur et la puissance n'ont besoin ni de pourpre, ni de magnificence, ni d'éclat pour se manifester et s'imposer.

Eug. Aubert



VIA DOLOROSA, d'après Raphaël.

LA
CAUSERIE
DES
FLEURS



Plus de neige sur la montagne,
Plus de brise dans le vallon.
Tout s'embellit dans la campagne
Où déjà fleurit la moisson.
Tout s'éveille dans la nature,
Tout chante un hymne au Créateur.
Le ruisseau, sous l'herbe, murmure,
Et la fleur cause avec la fleur.

“ Mes sœurs, dit une rose
Nouvellement éclore,
Saluons l'astre radieux
Qui nous réchauffe de ses feux.
C'est lui qui, chaque jour, nuance
Vos calices d'azur, d'argent, de pourpre et d'or ;
Mais, l'on dit que de préférence
Il versa sur moi son trésor.

— “ C’est vrai, de la beauté vous êtes le symbole,
 Lui dit la pervenche frivole ;
 Mais, ajouta-t-elle en riant,
 Ces cruelles épines
 Qui blessent tant de mains mutines
 Ne sont pas un bel ornement.
 Par cette singulière escorte,
 On dirait que Sa Majesté
 Unit en quelque sorte
 La perfidie à la beauté.”

L’acacia fut choqué. — “ La rose est notre reine,
 Dit-il à la fleurette, et j’entends avec peine
 Un semblable discours ; ces épines, ma sœur,
 Sont sa garde d’honneur.

Si, dans ses largesses divines,
 Le ciel à votre tige eût donné des épines,
 Nous verrions moins souvent vos timides attraits
 Se flétrir sous les doigts des promeneurs distraits.

— “ Vous avez vos raisons pour plaider cette cause,
 Dit le jasmin malicieux ;
 Mais, sans plus de débats, que la lutte soit close :
 Le sujet est trop épineux. ”

— “ Vivent les jeux, vivent les fêtes !
 S’écria le muguet agitant ses clochettes.
 Que rossignols et troubadours
 A l’envi chantent les beaux jours !... ”

— “ Voilà bien le discours d’une tête légère,
 Dit le grave coquelicot,
 Le farniente est son lot !

Ce jeune évaporé sans souci, sans affaire,
 Des honneurs ignore le poids.

Il n’est, je le vois bien, de bonheur sur la terre,
 Que pour celui qui vit loin des palais des rois.
 Mais, dans la pourpre, hélas ! si le sort vous fait naître
 Adieu, rians plaisirs, il ne faut plus connaître
 Ni repos, ni sommeil ! ”

— “ Mais, dit un tournesol vermeil,
 Je vous trouve aujourd’hui d’humeur mélancolique
 Hé ! qui songe, mon frère, à vous combler d’honneur ?
 Etes-vous par hasard consul, ambassadeur ?.....
 L’herboriste, je crois, excusez ma réplique,

Ne reconnaît en vous, (c'est peut-être une erreur,)

Qu'un pouvoir tout soporifique ! ”

Le bouton d'or coquet

Parut fort satisfait.

— “ Pour moi, dit-il à sa voisine,

Nul ne peut contester ma sublime origine,

Car mes pétales d'or, mon éclat sans pareil

L'affirment hautement : Je suis fils du Soleil ! ”

— “ Et moi, dit une pâquerette,

Des étoiles du ciel je suis la sœur cadette.

Quand leur vive clarté pâlit au firmament,

Je brille dans les prés dont je suis l'ornement. ”

— “ Hélas, soupira la verveine,

Tout n'est que vanité ;

Le sort aveuglement noue et brise la chaîne

De la prospérité.

Pour moi, qu'aux jours de ma jeunesse

On vit briller au front de la druidesse,

A peine ai-je obtenu l'entrée de ce jardin

Où je mourrai bientôt de honte et de chagrin. ”

— “ Qu'entends-je ! des alarmes

Et des pleurs parmi nous ?

Interrompt le lys de l'accent le plus doux.

Ma sœur, séchez vos larmes,

Et jouissez des charmes

Que nous offre le ciel.....”

.....

Il dit..... Au même instant, du séjour éternel,

Dans les replis flottants d'un nuage de flamme

Soudain apparaît une femme.

Son front est rayonnant d'un éclat immortel.

A sa couronne étincelante

On croirait voir une reine puissante ;

Mais son voile et son manteau bleus

Révèlent la reine des cieux.

Elle descend avec mystère

Au milieu du riant parterre.

Chaque fleurette, à son aspect,

S'incline en signe de respect.

Mais la céleste visiteuse
Les écarte, et sous le gazon
Cueille une fleur mystérieuse :
La violette était son nom.

.....
Alors sur le cœur de Marie,
Des fleurs le regard étonné
La voit voler vers la Patrie
Où l'humble seul est couronné.

REINE B.

A mon cher Henri.



LETTRES D'UN CURÉ DE CAMPAGNE

Publiées par YVES LE QUERDEC, Paris, Librairie Victor Lecoffre, 1894, deuxième mille, 1 vol. in-12, précédées d'une lettre à l'auteur de S. E. le Cardinal Rampolla, Secrétaire d'Etat de S. S. Léon XIII.

Un bon et beau livre ! Le Saint-Père a béni l'auteur et lui a exprimé, par l'entremise de son Secrétaire d'Etat, " sa reconnaissance " pour l'avoir écrit, " à cause, dit-il, de l'importance du sujet qui consiste à exciter le clergé paroissial à prendre une *attitude plus conforme aux besoins actuels du peuple français et à suivre la direction et les enseignements pontificaux*, afin de promouvoir la paix religieuse et de ramener le peuple à l'amour de l'Eglise et à l'accomplissement des devoirs chrétiens.

Citer ces paroles autorisées, c'est dire la haute pensée qui domine ce livre et le fruit de sa lecture.

L'auteur de ces lettres est un observateur fin et clairvoyant en même temps qu'un chrétien fervent et éclairé. Le curé qui en est le héros ou, si l'on aime mieux, le personnage principal, est un curé imaginaire. Non parce qu'il est idéal, un idéal de prêtre et de curé de campagne, étudié dans un milieu français contemporain tout à fait vraisemblable, mais parce qu'un pareil idéal est rare, ne peut être que rare et que, s'il existait, ses lettres et celles qui parlent de lui et de tant de choses à propos de lui, n'auraient pas cette unité de pensée, de caractère et de style qui révèlent la même plume et la même âme.

Imaginaire donc, mais idéal ! Et plutôt au ciel qu'un tel idéal fût aussi complètement réalisé en mainte cure de la chrétienté !

Lacordaire, qui a prévu et prédit tant de choses de notre temps, aurait aimé ce livre. Il l'aurait pour sûr recommandé aux lévites et aux jeunes laïques que son âme de saint et de grand citoyen se plaisait à envelopper des effluves de sa vertu et de son génie. Il terminait un jour un de ses plus merveilleux discours,—le panégyrique du B. Fourier,—par cette prière qui nous révèle la pensée maîtresse de sa vie et de son œuvre :

" Obtenez à notre âge, dans les mêmes ruines, les mêmes dons du ciel. Demandez à Dieu pour nous, par vos mérites, la force, la lumière, la bonté, de grands saints et de grands citoyens."

La lecture de ce livre est propre à former ces deux classes d'hommes nécessaires avant tout à la vie et à la grandeur d'un peuple chrétien. C'est dire que le Saint-Père, aux jours indécis que traverse présentement la Nouvelle-France, nous recommanderait à nous-mêmes "de poursuivre avec une vigueur toujours plus grande l'utile propagande" des idées contenues dans ces pages excellentes, mieux encore la réalisation des vœux et des desseins qu'elles inspirent pour le bien des âmes, pour la réforme et l'amélioration de la société.

Jugez-en par une citation. C'est, en quelques lignes originales et pleines de sens, le programme politique du jeune curé de Saint-Julien.

"Que risquons-nous, nous, prêtres? Quelques persécutions et quelques tracasseries de plus. Mais nous ne risquons de perdre ni nos châteaux ni nos fortunes. Pourquoi combattrions-nous la République, forme impersonnelle de gouvernement qui se prête à tous les besoins et s'accommode à toutes les législations?— Certes, je connais les vices et les dangers de la démocratie: la monarchie n'en a-t-elle point et l'aristocratie en est-elle exempte? On me dit que les démocrates ne recherchent que les profits du pouvoir et qu'ils ne défendent que l'assiette au beurre! Est-il sûr que les autres soient tous plus désintéressés, et leurs façons de vivre sont-elles si austères, si édifiantes qu'on soit assuré qu'ils ne confondront jamais leur devoir et leur plaisir?..... On ne s'est jusqu'à présent compté que sur la forme du gouvernement. C'est une vieille querelle qui n'a plus sa raison d'être. Les questions qui nous divisent sont autres, autrement vitales pour notre temps... Le passé pèse sur nous et nous empêche de voir le présent et d'organiser l'avenir..... Rien de solide ne se fondera qui ne donne satisfaction aux besoins les plus impérieux de l'âme humaine, aucune organisation sociale ne sera durable, si elle ne respecte les principes fondamentaux du christianisme et si elle ne laisse aux chrétiens et à leurs prêtres la liberté de suivre aussi loin qu'ils le voudront les traces du maître Jésus. C'est cette liberté seule que nous demandons, mais il nous la faut entière. C'est travailler à l'avènement de ces temps nouveaux que remplir les âmes des célestes enseignements; que leur apprendre à ne s'inféoder à rien ni à personne, à respecter et à aimer seulement les choses éternelles qui sont comme l'axe autour duquel seul peuvent s'organiser de façon durable les consciences individuelles, les familles et les patries.

Je ne m'excuse pas d'avoir cité si long. Rien ne peut donner

meilleure idée de la haute pensée qui a inspiré et qui relie ces pages et qui leur a valu la spéciale complaisance du Saint-Père. Mais à côté de cette pensée, coulant pour ainsi dire de la même source et mêlant leurs flots aux siens.—que de pensées pieuses et justes, d'aspirations généreuses, d'aperçus élevés et ingénieux, de vues profondes sur le rôle social du prêtre, du pasteur et du chrétien ! Quelles belles âmes autour de celle de ce petit "desservant" rural,—style officiel de la sous-préfecture,—vivent de sa vie et rayonnent autour d'elles la même chaleur et la même lumière !

C'est Blanche de Saint-Julien, la jeune et charmante fille du châtelain, qui se prépare un peu, beaucoup même malgré elle, à la "mission sociale" que son papa lui prêche, en "récapitulant" à outrance avec miss Maud, sa gouvernante, et qui, à travers une série de réflexions et de désirs qui nous révèlent les délicatesses et les élévations d'une âme de vierge chrétienne, se décide finalement à entrer chez les Filles de saint-Vincent de Paul et raconte à son amie Yolande de Beauregard le drame subtil et poignant de sa vocation, dans des lettres exquises qui nous mouillent les yeux.

C'est cette amie même, une autre belle âme, mais destinée, celle-là aux doux et austères devoirs du mariage chrétien, une patriennienne pur sang, chrétienne jusque là à la manière de beaucoup d'enfants de sa caste et qui, apercevant soudain, à travers la parole apostolique du prêtre, la lumière du Christ et la forte saveur de sa croix, découvre, dans ce jour nouveau, qu'elle n'a été jusqu'à cette heure qu'une "païenne." "une petite personne assez avenante," "généralement aimable," mais "en réalité très égoïste," et commence à comprendre ce que doit être une véritable chrétienne et à vouloir à tout prix le devenir, parce qu'elle "a vu la voie, la vérité et la vie."

Ce sont les pères de ces deux aimables filles, le marquis de Saint-Julien et le comte de Beauregard. Le premier, bon vieux gentilhomme d'une race qui a naguère donné des preux à la France monarchique qui en réclamait alors, et assez loyal, assez clairvoyant pour donner aujourd'hui, en sa personne, à la France républicaine un homme d'"esprit nouveau," dès qu'il a compris,—par l'entremise toujours de cet incomparable curé,—le véritable esprit des temps nouveaux. Le second, réactionnaire obstiné, qui verse, une certaine année, cinquante centimes au Denier de saint Pierre, pour protester, au nom des vieux et nobles siècles qu'il prétend continuer immuablement dans son attitude, contre l'Encyclique du Saint-Père sur les affaires de France et qui craint par dessus tout que les prêtres n'enlèvent la direction sociale à

“ nos maisons, ” que le château “ ne devienne vassal du presbytère ”.....

C'est Jacques Voisin, le vaillant et généreux laïque de Paris, vénérable saint Paul en robe courte, le conseiller éclairé, le confident sympathique et réconfortant du “ bon petit curé, ” qui lui adresse ses admirables lettres où l'auteur a semé tant d'observations déliées sur les personnes et les situations, d'aperçus ingénieux et pénétrants, de considérations élevées et saisissantes sur le vrai christianisme, sur ce qui doit constituer en deux mots, pour emprunter une autre parole à notre grand et cher Lacordaire, “ le chrétien antique dans l'homme nouveau. ”

Au-dessus de ce petit groupe si intéressant, si attachant, apparaît la figure d'un évêque à la fois équitable et bon, pieux et zélé, prudent et pacifique, qui cède bien quelque peu—le jeune et ardent curé l'insinue dans les termes d'une réserve absolument orthodoxe—à la crainte de “ faire échouer, par une revendication trop forte, une affaire très importante, de retarder une nomination urgente, ” etc., etc., mais, au demeurant, un saint homme d'évêque, sachant reconnaître et récompenser le bien où qu'il le relève, en dépit des remontrances des “ sages ” et des “ avisés ” du clergé “ âgé ”, qui n'aiment pas “ qu'on paraisse leur faire la leçon ” par “ un bien qui fait trop de bruit. ” A côté de lui, un vicaire-général aussi juste que possible, aussi peu intrigant et ambitieux qu'on les aime, conduit une enquête discrète et consciencieuse sur les agissements incriminés ou suspectés du curé novateur et fait un rapport on ne peut plus favorable,—où il ne trouve guère à blâmer que quelques maigres lanternes chinoises accrochées, le 14 juillet, à la modeste façade du presbytère.

Qui ne voudrait vivre, je vous le demande, dans une pareille paroisse, sous un tel curé, avec un évêque et un grand-vicaire de ce mérite, dans le voisinage de cette délicieuse famille de Saint-Julien ? D'autant plus que le **paysage** est ravissant et que l'auteur, le décrivant avec le pinceau d'un artiste, en ressent et en traduit le charme avec l'âme d'un poète. Mais c'est là un paradis terrestre, et si vous m'en croyez, lecteurs et lectrices, nous allons tous émigrer vers ce pays bleu !

Il y a bien, je l'avoue, un gros revers à la médaille : autrement le livre ne serait pas vraisemblable et les thèses qu'il soutient, s'adresseraient plutôt aux habitants de la lune—ou de Mars. Mais le revers même est très acceptable, puisqu'il s'améliore tous les jours, grâce au saint curé de Saint-Julien et à l'action intime de la grâce de Jésus-Christ qui transforment graduellement ou qui

auront du moins bientôt fait de transformer, — au second volume que j'appelle de mes vœux, — tous les rustres incultes et attédis et les quelques radicaux bravaches et malpropres qui déshonorent cet Eden.

Je ne doute même pas qu'en cet autre volume, Jehan, le frère, par trop léger, de la douce et fine postulante de saint Vincent de Paul, n'ait tout à fait lâché le vilain argot *chic* qu'il a appris, hélas ! sur le préau de son catholique collègue, et que M. l'abbé, son précepteur, n'en ait fait autant. Ce sera la meilleure revanche de l'aristocratie sédentaire et boudeuse sur la démocratie envahissante et laborieuse. Et nous pourrons dire alors, sur toute la ligne : "Tout est bien qui finit bien," et l'Eminentissime Cardinal-Secrétaire d'Etat adressera, pour le second volume, une autre lettre que nous contresignerons.

Mais, s'il vous plaît, lecteurs et lectrices, n'attendez pas le second volume, pour entreprendre la lecture du premier. Il est bon à tous, je vous l'affirme : aux prêtres et aux laïques, aux directeurs de séminaires et aux lévites. J'oserais même en suggérer la lecture aux prélats de tout grade qui pourraient y trouver du profit en faveur de ceux qui attendent d'eux la lumière et l'impulsion. Et je le recommande on ne peut plus hardiment aux chrétiennes de tout âge, qui y apprendront, non pas à critiquer leur curé, s'il ne ressemble pas suffisamment à leur gré à l'aimable et pieux desservant de Saint-Julien, mais à relever la différence essentielle, — subtile parfois, — qui sépare la chrétienne de la "païenne," c'est à dire de la femme du monde qui est surtout femme du monde, avant, pendant et après tout.

P.-S. Cet article fait, j'apprends avec bonheur que l'auteur, — qui n'est autre que M. Fonssegrive, l'éminent professeur de philosophie au lycée Buffon, de Paris, — a commencé, dans la *Quinzaine*, la publication des *Lettres d'un curé de canton*, faisant suite aux *Lettres d'un curé de campagne*.

G. Bourassa, pte

CERTIFICAT COMPROMETTANT

En 1839, M. Robert Campbell, facteur en chef de la compagnie de la Baie d'Hudson, recevait instruction de se rendre sur la rivière Skena et d'abandonner le fort Hazleton. Ce poste n'avait été, depuis plusieurs années, qu'une source d'alarme et de dépenses considérables. C'était un des rares endroits où la compagnie n'avait pu se concilier la sympathie des indigènes. De fait, ces derniers étaient devenus d'une telle insolence, qu'elle craignait pour la vie de ses employés.

Lorsque R. Campbell arriva au fort Hazleton, la saison était tellement avancée, qu'il fut contraint d'y séjourner tout l'hiver. Les Sauvages ne lui rendirent pas la vie trop amère. Il put se convaincre toutefois que le chef de la tribu était le fauteur de toutes les misères que ses prédécesseurs avaient eu à supporter. Il prenait occasion des détails les plus insignifiants pour leur donner une signification de son crû et exploiter les préjugés innés de sa nation.

Bref, il n'était point de circonstance, qu'il ne cherchât noise à la compagnie et ne déposât dans le cœur et l'esprit de ses partisans, le venin de la discorde et de l'envie.

Campbell était un homme habile et d'une énergie peu ordinaire. Il réussit à contenir les sauvages et à les soustraire à l'influence perverse du chef.

Au premier de l'an 1840 le chef, qui avait la conscience inquiète, à l'endroit des sentiments que sa conduite avait pu faire naître, voulut profiter du jour des bons souhaits et de l'oubli des injures, pour arracher au facteur, un certificat qui dissipât ses soupçons et redît sa louange. Ma foi ! Il y a bien des blancs qui escamotent à aussi bon marché des certificats de bonne conduite et qui mériteraient d'en recevoir un du genre de celui dont je vais parler.

De nos jours, grâce à la facilité avec laquelle on accable tout venant d'éloges ridicules, les témoignages de cette nature ont beaucoup perdu de leur valeur. Ces abus finiront par mettre en suspicion les porteurs de certificat.

Le public pourrait bien s'imaginer, quelque'un de ces jours, qu'il n'y a que les personnes dont la réputation est avariée, qui ont besoin de s'en procurer.

Le chef sauvage, s'adressant donc à Campbell lui dit : " Donne-moi " un écrit attestant que tu as hiverné ici et que tu m'as trouvé un bon " et un grand chef Je le conserverai précieusement et je le transmet- " trai à mes enfants comme un touchant souvenir de mes rapports " avec la compagnie." Campbell ne se le fit pas dire deux fois.

Feignant de se rendre avec empressement à sa demande, il lui octroya le certificat flatteur qui suit :—

" Je certifie que le porteur Suckahao, chef des Sauvages, habitant " le voisinage du fort Hazleton, est une canaille et un menteur et " ce n'est que la crainte qui l'empêche de se porter aux plus grands " crimes.

ROBERT CAMPBELL.

Le chef, qui ne savait pas lire, bien entendu, conserva précieuse- ment sur son cœur, ce document compromettant mais véridique.

Hazleton fut abandonné au printemps de 1840.

En 1889, la compagnie décida de rétablir son ancien poste et dépêcha à cet effet M. McFarlane. Quelques mois après son arrivée, sur la rivière Skena, un sauvage vint le trouver et lui présenta une écorce de bouleau soigneusement roulée. Il y a un écrit, en dedans de cette écorce, lui dit le sauvage, que mon père a reçu du dernier officier de la compagnie, dans ces parages, et qu'il m'a recommandé de toujours conserver jusqu'au retour des traiteurs blancs et que cet écrit témoignerait combien il avait été un grand et un bon chef. M. McFarlane ne put s'empêcher de sourire à la lecture de cet étrange certificat. Il réussit, par quelques présents, à se le faire donner, avec l'entente qu'il le transmettrait au gouverneur de la compagnie. McFarlane en effet, adressa ce document original au gouverneur, à Montréal. A un dîner donné par ce dernier et auquel assistait Campbell le signataire du certificat, l'écrit en question fut produit et lu, comme entremets. La sève de l'écorce avait altéré quelque peu les caractères. Avec un peu de bonne volonté et de patience, on parvenait à le lire en entier. Campbell avoua, de bonne grâce, reconnaître sa signature au document incriminé.

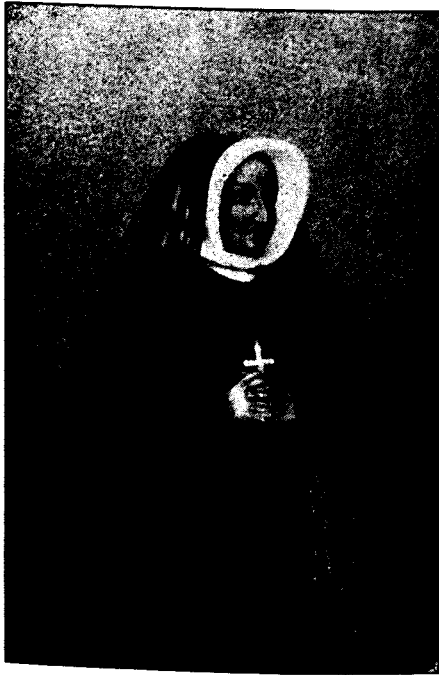
Ai-je besoin d'ajouter, que cet épisode d'un demi-siècle, égaya les convives? On but en l'honneur des mânes du chef Suckahao et le certificat fut encadré.

St-Boniface, 23 janvier 1895.

L. A. O. P. R. H. O. M. M. G.

LES DAMES DU SACRÉ-CŒUR

L'éducation des femmes a été de tout temps une des sollicitudes de l'Église catholique. Elle l'était devenu surtout, écrit M. l'abbé Baunard dans sa belle histoire de Madame Barat, depuis le XVI^e siècle, lorsque, à la suite de la Réforme et de la



MADAME BARAT

fondatrice de la société du Sacré-Cœur de Jésus.

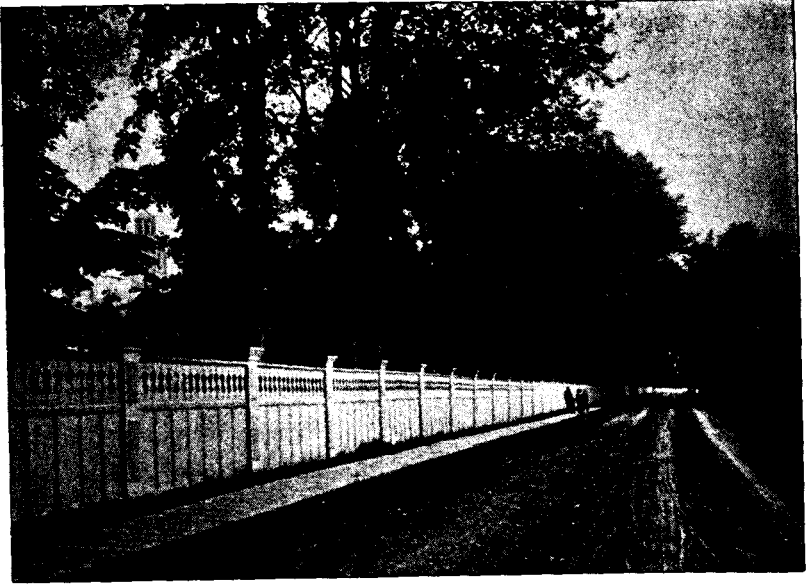
Renaissance, l'esprit de foi se refroidit et menaça de s'éteindre au foyer domestique, qui est naturellement l'école de la jeune fille. Depuis lors un grand nombre d'Ordres et de Congrégations avaient ouvert à l'enfant ces asiles monastiques recommandés par Fénelon, et dont Bossuet célébrait la religion et le bonheur. C'étaient les Ursulines, les Bénédictines, les Visitandines, et beaucoup d'autres sociétés dont Madame Barat ne manquait jamais, à chaque occasion, de préconiser le mérite et les travaux. Le Sacré-Cœur, sans prétendre ni les remplacer ni les supplanter, est venu, à son heure, travailler à la même œuvre, en lui imprimant son caract-

ère spécial d'Institut consacré à l'amour de Jésus-Christ, et mettant à son service l'expérience consommée que les Jésuites, ses premiers pères, avaient acquise dans leurs collèges.

Partie de la France, comme la dévotion au Sacré-Cœur elle-même, l'œuvre des Dames du Sacré-Cœur était appelée à se répandre dans les deux hémisphères. Fondée en 1800, elle compte aujourd'hui 133 maisons en Europe, en Afrique, en Océanie et dans les deux Amériques.

Madame Barat comprit, dès les premières années de l'Institut, que son œuvre devrait s'étendre dans le monde entier et elle racontait plus tard à ses novices comment cette pensée lui était venue.

Un missionnaire, leur disait-elle, qui repartait pour l'île de Madagascar vint nous visiter et nous entretenir de ses travaux.



PENSIONNAT DU SACRÉ-CŒUR, SAULT-AU-RÉCOLLET
Route qui conduit au couvent.

Plus tard, il nous écrivit pour nous demander si nous ne voulions pas suivre l'exemple de Marie d'Agréda, en nous consacrant au salut des idolâtres. Quand cette lettre m'arriva, je *compris aussitôt par ce qui se passait en moi, que notre Société devait embrasser l'univers* ; et cette pensée entra profondément en mon âme, comme un appel de Dieu. Il me fut répondu : " Non, vous resterez en France. Là est le champ de vos travaux, vous n'en sortirez guère." Je me soumis et voyant que Dieu ne voulait pas de moi, je me contentai de lui faire cette prière : " Puisque, Seigneur, vous n'agréez pas le désir de votre servante, permettez-moi de vous demander une compagne qui un jour fasse cette œuvre à ma place, et qui la fasse mieux que moi."

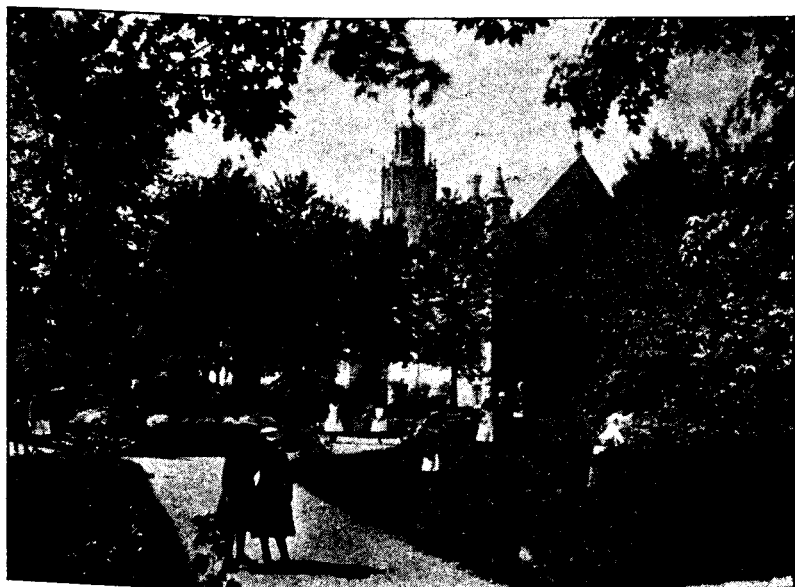
Cette prière fut exaucée et cette compagne demandée avec tant de confiance et d'humilité fut Madame Duchesne.

Il faut lire dans le bel ouvrage de M. l'abbé Baunard comment

le consentement de Madame Barat au départ de la première colonie pour l'Amérique, fut emporté d'assaut par les supplications de cette religieuse au cœur d'apôtre, qui devait implanter au Nouveau Monde l'œuvre admirable de la Société des Dames du Sacré-Cœur.

Ceci se passait en 1817. Le 21 mars 1818 Madame Duchesne et quatre de ses compagnes partaient à bord de *La Rébecca* pour la Louisiane. Vingt-trois années se passèrent, pendant lesquelles, l'œuvre entreprise par ces femmes courageuses, malgré des difficultés de tous genres évidemment suscitées par l'ennemi de tout bien, avait prospéré au-delà de toute espérance, lorsque la bonne Providence jugea le moment venu pour le Canada de recevoir, à son tour une part du grand bienfait accordé aux Etats-Unis.

En 1841, M^{sr} Bourget, évêque de Montréal, se trouvant en Europe pour les affaires de son diocèse, vit la Mère Barat, lui parla

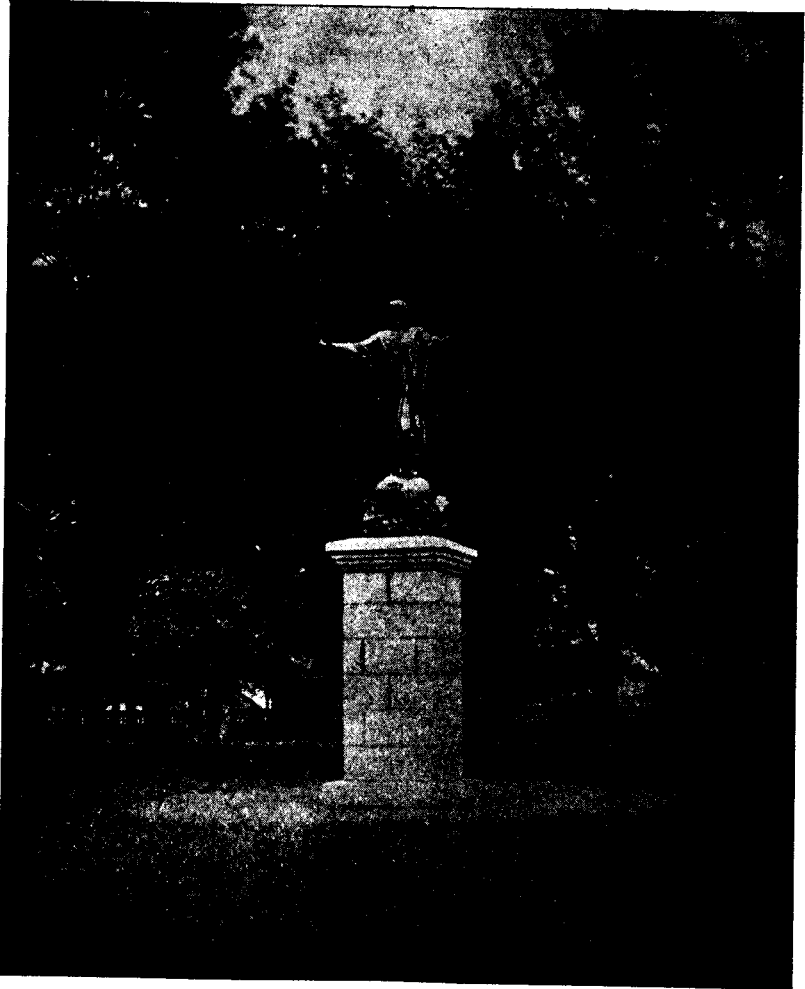


PENSIONNAT DU SACRÉ-CŒUR, SAULT-AU-RÉCOLLET.
Parterre.

de son désir de posséder un établissement de la Société du Sacré-Cœur et d'une propriété qui serait donnée dans ce but.

“ Je trouve qu'il ne faut pas refuser cet avantage, écrivit M^{me} Barat à la Mère Galitzin, assistante d'Amérique, M^{sr} de Montréal nous promet des novices et du bien à faire, du moins par la suite.

car les commencements seront nécessairement faibles." Le domaine offert à la Société était situé à Saint-Jacques de l'Achigan. Obéissant à ces ordres, la Mère Galitzin s'y transporta pour le visiter. Ce



PENSIONNAT DU SACRÉ-CŒUR, SAULT-AU-RÉCOLLET.
Statue du Sacré-Cœur, faisant face à l'entrée principale.

ne fut toutefois qu'à la fin de décembre 1842 que quatre religieuses y arrivèrent le jour de la fête de saint Jean l'Évangéliste.

L'hiver s'était annoncé rigoureux, il fallait se hâter de gagner Montréal avant que la navigation ne fût fermée, les chemins de fer

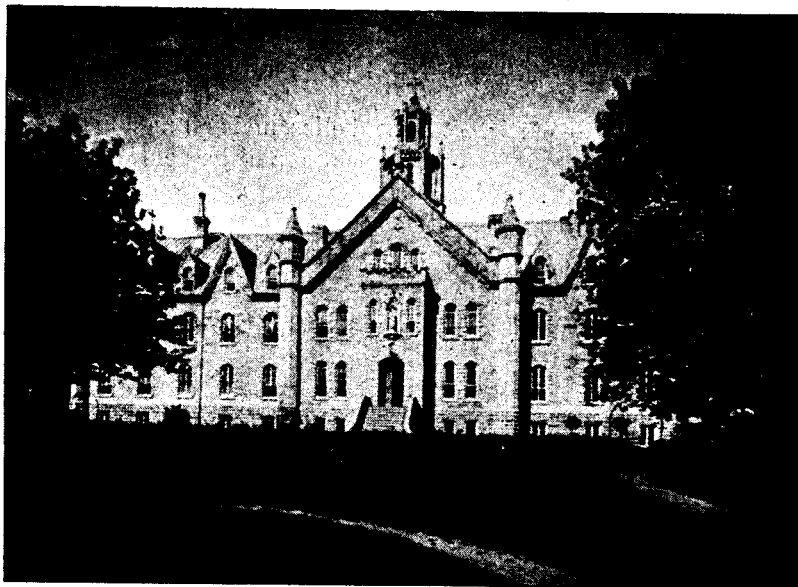
n'existant pas encore entre les Etats-Unis et le Canada. Parties de New-York le 11 décembre, à cinq heures du soir, les voyageuses n'eurent pas plus tôt fait quelques lieues sur la rivière d'Hudson, que saisies par un froid vif et piquant, elles se mirent au lit pour se réchauffer. A peine commençaient-elles à prendre un peu de repos, que le bateau à vapeur rencontra des glaces infranchissables. Le capitaine résolut de retourner en arrière et avertit les passagers, offrant de descendre à terre ceux qui tiendraient à continuer leur route. Deux ou trois consentirent ; les quatre religieuses hésitèrent un instant :

“ On nous a dit de partir, dit l'une d'elles, mais on ne nous a pas dit de revenir... Faisons comme la sainte famille, peut-être trouverons-nous un abri.” On les débarque sur la côte couverte de neige ; confiantes en la protection de Dieu et en la grâce de l'obéissance, elles se mettent en route, se présentent à une pauvre cabane isolée ; on n'y reçoit personne, et elles gagnent à grand'peine le bureau de poste ; il n'y avait aucune chambre à leur offrir et force fut de se contenter d'un bon feu allumé en leur honneur. A six heures du matin, elles profitèrent d'une diligence ouverte à tout vent, et continuèrent leur voyage ne prenant que le repos indispensable pour réparer leurs forces. Le samedi matin, 17, elles arrivaient à Laprairie, en face de Montréal. Elles eurent le bonheur d'entendre la messe, de communier, et voulurent passer le Saint-Laurent, quoiqu'il fût en partie gelé. On eut peine à décider les bateliers... Jamais, disaient-ils, on n'avait vu de *créatures* traverser le fleuve en pareil temps. Le Père Martin qui accompagnait la petite colonie, les encouragea, leur promettant la protection de Notre-Dame de Bonsecours, dont l'église n'est pas éloignée ; on l'invoqua et la traversée s'effectua sinon sans danger, du moins sans accident, les rameurs s'écriaient dans le transport de leur reconnaissance ; “ Vive Notre-Dame de Bonsecours ! Ce n'est pas son coup d'essai, nous lui devons encore une belle chandelle !”

Les fondatrices se rendirent à l'évêché, où l'on ne les attendait qu'au printemps ; elles furent reçues avec bonté : “ Puisque je vous tiens, dit Mgr Bourget, je ne vous laisserai pas retourner à New-York.

Il les envoya se reposer chez les religieuses de la Congrégation, qui eurent mille attentions pour elles, et les logèrent jusqu'à la fête de Noël. A cette époque, M. Paré, curé du village de Saint-Jacques où devait s'établir le Sacré-Cœur, dépêcha deux prêtres, quatre marguilliers et des traîneaux prendre les personnes et les bagages. On partit le matin du 26. Grâce à ce moyen de transport, les voyageuses franchirent rapidement les douze lieues qui les séparaient de

Saint-Jacques ; elles arrivèrent à trois heures, trouvèrent à l'église le curé en surplis et en étole, qui leur présenta l'eau bénite et après une courte adoration, les emmena au presbytère, où le repas était préparé. Ce bon pasteur les conduisit à leur habitation, qui était bien chauffée, pourvue de meubles, des ustensiles nécessaires et de provisions de toute sorte.



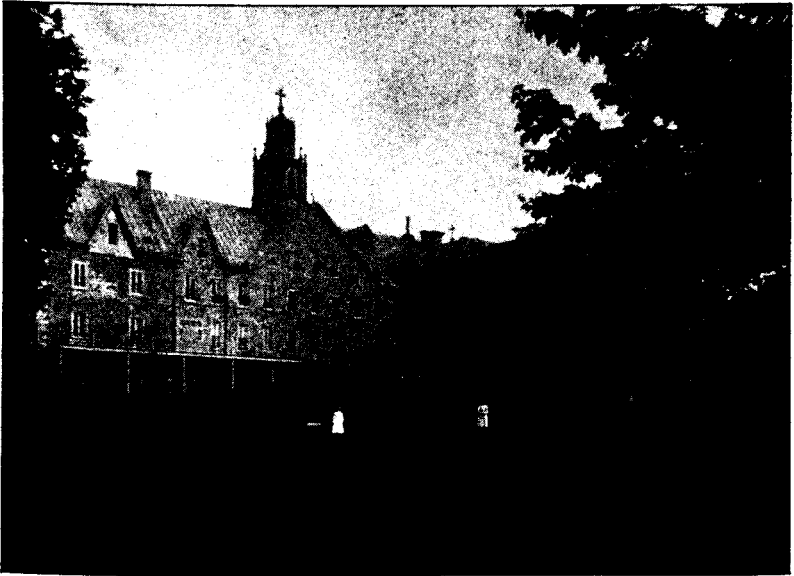
PENSIONNAT DU SACRÉ-CŒUR, SAULT-AU-RÉCOLLET.
Façade principale.

Le lendemain, 27, sous les auspices de saint Jean l'Évangéliste, l'installation se fit en grande pompe. Un des vicaires généraux lut à haute voix une lettre où l'évêque félicitait le digne curé du résultat de ses efforts, et parlait avec éloge de la Société du Sacré-Cœur ; après le chant solennel du *Veni Creator*, de la Messe et un discours plein de tact et d'à-propos du Père de Chazelles sur le bienfait de l'éducation, le clergé se rendit processionnellement à la maison pour la bénir. L'ordre le plus complet régna pendant la cérémonie ; tous les paroissiens avaient été convoqués, et se tinrent en dehors du couvent, selon la recommandation qu'ils en avaient reçue.

Le bâtiment entièrement neuf pouvait contenir plus de cinquante élèves : 5 arpents de terre cultivée l'entouraient avec une ferme et un terrain boisé situé sur le bord d'une jolie rivière. La superficie

de la propriété était de 360 arpents; le vénérable fondateur fit la cession en règle à l'établissement. Il est impossible de pousser les attentions et les bontés plus loin que M. Paré pour cette famille, dont il se montra constamment le père et l'ami. La difficulté des communications pendant l'hiver mit obstacle à l'ouverture du pensionnat. Sept élèves le composèrent d'abord; ces enfants animées d'un excellent esprit et de cette tendre dévotion à la sainte Vierge innée chez les Canadiens, conjuraient Marie d'augmenter leur nombre pendant le mois qui lui est consacré. Leur foi simple et naïve fut exaucée; à la fin de mai elles étaient quarante, venues de Montréal ou des environs, et soixante à la rentrée de septembre 1843.

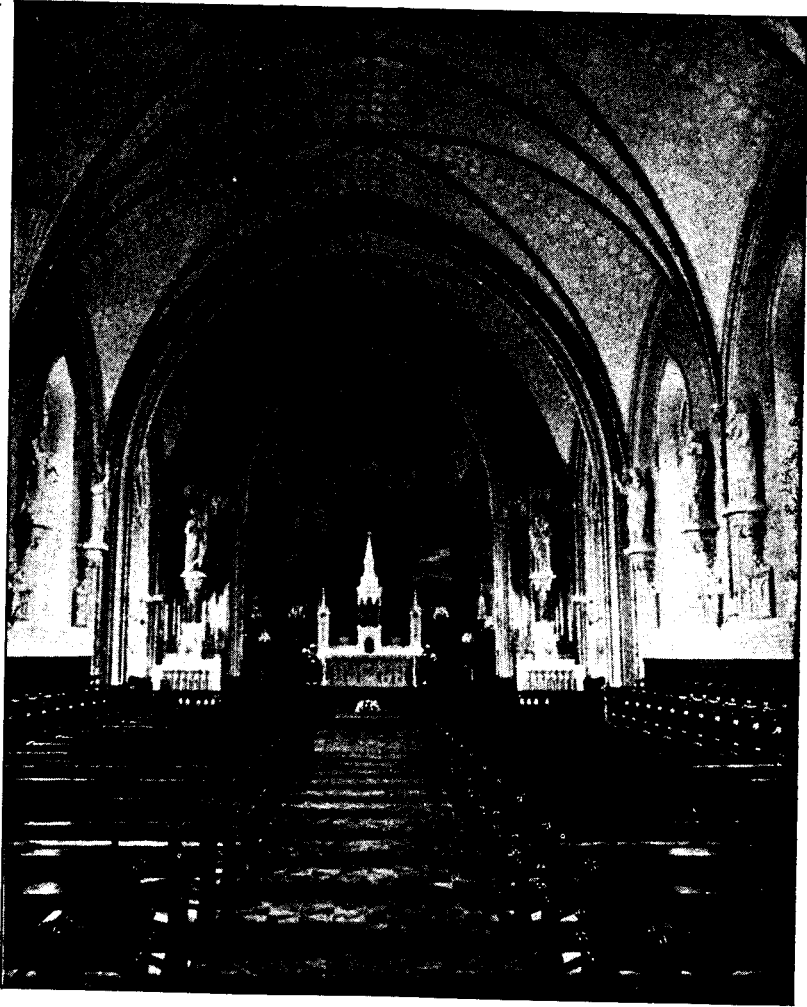
Le zèle des fondatrices n'avait pas attendu dans l'inaction. L'école réunit dès le début plus de cinquante jeunes filles du



PENSIONNAT DU SACRÉ-CŒUR, SAULT-AU-RECOLLET.
Façade donnant sur la Rivière des Prairies.

village; on en compta bientôt cent cinquante. Les deux œuvres prospérèrent à la gloire du Sacré-Cœur de Jésus; la chapelle élevée au divin Maître était devenue insuffisante; les parents des élèves pourvurent au moyen d'une souscription à la construction d'un sanctuaire plus vaste. On n'eut qu'à se louer de la bienveillance et de la générosité des familles.

Cependant la grande distance qui sépare Saint-Jacques de Montréal, la difficulté des communications déterminèrent la translation d'une partie de la communauté et du pensionnat à Saint-Vincent. Le 6 août 1846, on prit possession d'un local dû à



PENSIONNAT DU SACRÉ-CŒUR, SAULT-AU-RÉCOLLET.
Chapelle.

la générosité du curé de l'endroit ; ce respectable ecclésiastique ne recula pas devant les privations de tout genre, afin de favoriser une œuvre dont il ne cessa de se montrer le protecteur. Quelques

religieuses laissées à Saint-Jacques conservèrent un certain nombre d'élèves. Les enfants qui affluèrent dans l'externat, recevaient avec docilité l'instruction élémentaire et se montraient avides de la parole de Dieu. Néanmoins, les supérieures crurent devoir en 1853, supprimer cet établissement pour fortifier ceux qui existaient : il fut remis aux sœurs de Sainte-Anne.

Dix années s'étaient écoulées depuis que le Sacré-Cœur avait établi sa résidence à Saint-Vincent, dans l'île Jésus, lorsqu'il parut nécessaire de le rapprocher de Montréal. La révérende Mère Hardy, assistante générale d'Amérique, fit plusieurs voyages à cette occasion et fixa son choix sur un terrain dans une paroisse de l'île de Montréal, appelée le Sault-au-Récollet. Cette île est séparée de l'île Jésus par un bras de l'Ottawa, qui coule au nord. Le nom de Sault-au-Récollet remet en mémoire un acte de barbarie commis par la tribu des Iroquois, jadis maîtresse des bords de ce fleuve. Quelques sauvages vinrent une nuit prier le R. P. Viel, Récollet, de porter les secours de la religion à un néophyte huron, qui se mourait. Le bon Père soupçonna une trahison ; il partit néanmoins avec les Indiens qui le précipitèrent dans la rivière, au milieu des courants, à l'endroit nommé depuis le Sault-au-Récollet. Vis-à-vis, sur la rivière déserte s'élevèrent quelques maisons, qui ne tardèrent pas à croître en nombre, de manière à former un village important.

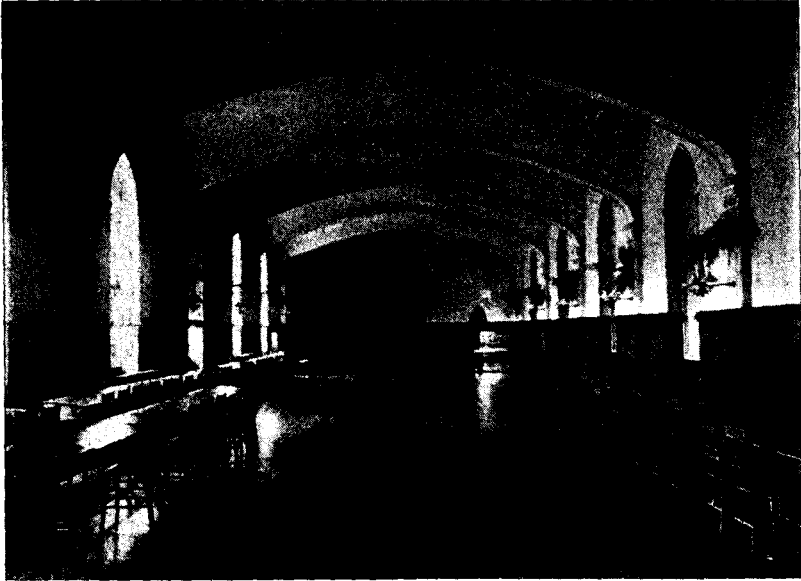
Le 17 août 1856 eut lieu la bénédiction de la première pierre de la maison destinée au Sacré-Cœur. Chacun rivalisa de zèle et d'ardeur pour augmenter l'éclat de la cérémonie ; une foule innombrable se pressait au-devant de Mgr Bourget, qui revenait d'Europe. M. Granel, vicaire-général et supérieur du séminaire de Saint-Sulpice à Montréal retraça, dans un discours plein de chaleur et d'onction, les avantages attachés à l'établissement du Sacré-Cœur. Après la bénédiction, Monseigneur adressa quelques paroles vivement senties à l'auditoire, qui se retira sous les plus heureuses impressions.

Dans le cours de l'hiver 1857, on commença le déménagement. Pendant l'été, la mère Trincano vint à Saint-Vincent, et, le 8 août 1858, toutes les religieuses quittèrent cette paisible solitude où, pendant douze ans, le Cœur de Jésus avait répandu ses bienfaits. Elles laissèrent de profonds regrets parmi les habitants de l'île Jésus qui n'avaient épargné aucune démarche pour les conserver.

Le village du Sault-au-Récollet possède une belle église gothique à quelques pas, sur une éminence, se dresse le noviciat de la Compagnie de Jésus, et à un mille de distance, vers l'ouest, s'élève la maison du Sacré-Cœur, avec son dôme et ses tourelles gothiques.

Le pensionnat ne tarda pas à s'ouvrir et à réunir un grand nombre d'élèves; on y joignit une école externe et dans la suite un ouvroir. Un noviciat aussi fut formé; mais en 1883 il fut joint à celui de Kenwood (Albany.)

A la fin de 1860 la fondation d'un externat à Montréal donna le moyen de compléter les œuvres de la Société par la réunion des



PENSIONNAT DU SACRÉ-CŒUR, SAULT-AU-RÉCOLLET.
Salle d'étude.

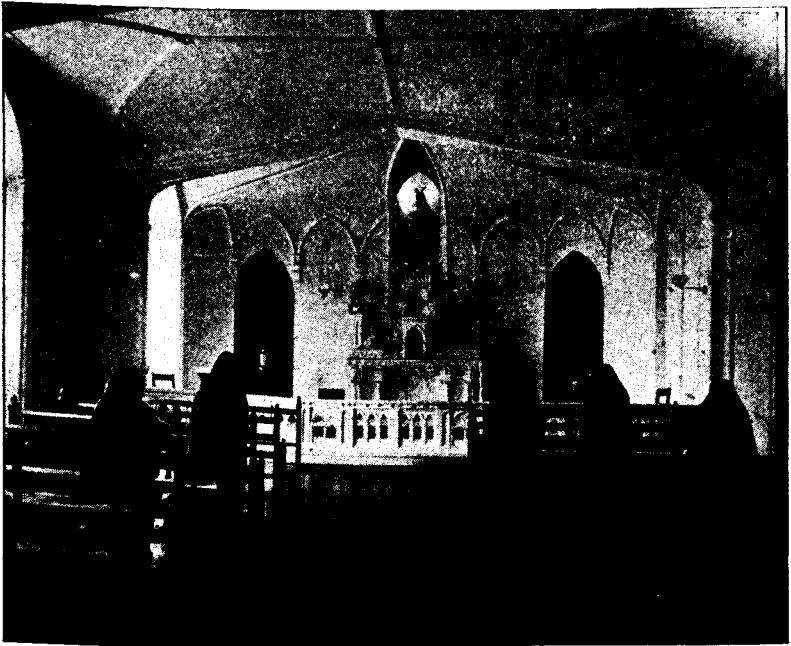
Enfants de Marie du dehors. Cet établissement, sans faire tort à celui du Sault, a pris ces dernières années une grande extension et à été transféré en 1894 de la rue Ste Catherine à la rue St Alexandre; outre l'externat, le pensionnat et la Congrégation des Dames Enfants de Marie, qui est très florissante, une école gratuite y a été ouverte; on vient aussi d'y rappeler le noviciat canadien.

La société du Sacré-Cœur compte aujourd'hui au Canada cinq établissements avec 250 religieuses et plus de 1000 élèves.

Le pensionnat du Sault-au-Récollet qui nous a fourni les sujets des différentes gravures que nous offrons ici est un vaste et bel établissement admirablement situé tant au point de vue artistique que sous le rapport de l'hygiène. Il s'élève sur les bords de la charmante rivière des Prairies, à quelque distance des rapides dont le bruit varie suivant les saisons; murmure doux et enchan-

teur, dans les chaudes journées de l'été, alors que les eaux sont basses et que les rochers des rapides se dressent en vainqueurs au milieu de l'onde qui les submergeait naguère; grondement sourd et majestueux quand les pluies de l'automne ou la fonte des neiges, au printemps, ont grossi le volume des flots.

Dès que la feuille pousse aux arbres, le Sacré-Cœur devient un nid de verdure et l'on y respire à pleins poumons l'air vivifiant de la forêt. Parterres, pelouses, terrasses, belle vue, bon air et vaste espace, tout cela se trouve dans la propriété même du couvent, sans qu'il faille conduire les élèves à la promenade pour le trouver



PENSIONNAT DU SACRÉ-CŒUR, SAULT-AU-RÉCOLLET.
Chapelle de Notre-Dame de Lourdes.

au dehors. On y jouit de la profonde tranquillité si favorable à l'éducation,

A l'intérieur tout est d'une élégante simplicité. Le seul luxe qu'on y remarque est une exquise propreté; celui-là règne partout. Cette simplicité de l'établissement se reproduit sur toutes les personnes qui l'habitent. Maîtresses et élèves semblent également pénétrées de la beauté de cette vertu. Les jeunes filles qui puisent au Sacré-Cœur l'éducation la plus solide et la plus complète appar-

tiennent en général aux familles les plus aisées du pays ; pourtant leur costume uniforme et obligatoire, est d'une simplicité toute monastique. Pas un bijou, pas un ruban, pas une fleur ; rien qui puisse flatter la vanité ou exciter l'envie ; mais quelles bonnes figures ouvertes et franches, rayonnant de candeur et d'intelligence dans ces jeunes personnes qui seront demain l'ornement de notre meilleure société ! quelles manières à la fois distinguées et aisées, qui font pressentir la grande dame et font honneur à une direction aussi habile que sage !

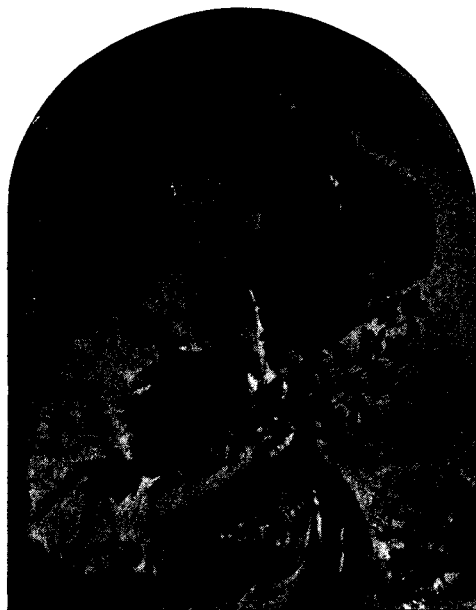


PENSIONNAT DU SACRÉ-CŒUR, SAULT-AU-RÉCOLLET.
Allée du jardin.

Comme on le remarquera dans la gravure où l'on voit la façade imposante de l'établissement, celui-ci est composé de deux corps de bâtiments séparés par une tour. Ces deux parties ne sont ni du même style, ni de la même date. La seconde n'a été élevée qu'en 1882-83 et c'est pour avoir plus de hauteur de plafond que l'on a cru devoir abandonner le gothique surbaissé de l'ancien corps de bâtiment, pour l'ogive pure.

La chapelle du pensionnat, simple et de bon goût comme tout le reste de l'établissement, a été bâtie en 1864 et peinte en 1893.

Le Sault-au-Récollet a toujours été le lieu de promenade favori des Montréalais. Cet endroit charmant est plus fréquenté que jamais depuis qu'il est desservi par une ligne de tramways électriques. Cette ligne traverse la propriété du couvent, de sorte que l'on descend à la grille même du parterre. Ces facilités de communication, en permettant aux parents de la ville de se rendre plus souvent et plus rapidement au pensionnat, ont sensiblement augmenté le nombre des élèves. Nous devons nous en féliciter ; car rien n'est plus important, en ce moment surtout, que la solide formation de l'esprit et du cœur des jeunes personnes destinées à jouer un rôle de salut dans notre société et surtout dans nos classes dirigeantes, et cette œuvre d'où dépend en grande partie l'avenir de notre nationalité n'est nulle part accomplie avec plus de tact, d'habileté, de dévouement et de succès que par les Dames du Sacré-Cœur.



SANS LE MOINDRE SOUCI,
d'après S. Anderson.

UNE HISTOIRE DE REVENANT

RÉCIT CANADIEN.

(Suite)

Toutes ces choses lui passèrent par la tête en moins de temps qu'il ne faut pour les écrire, et lorsque Charles eut fini de parler, il se contenta de lui dire avec une grande douceur et en souriant :

—Rentrons si tu veux ; les dames, qui ne nous entendent pas, doivent penser que nous les négligeons.

Ils trouvèrent M^{me} de Laglanderie et sa fille dans le salon, celle-ci assise aux pieds de sa mère et lui faisant la lecture. Michel fit compliment de la beauté des lieux et du pittoresque du château, pendant que Charles s'esquiva pour quelques instants.

—En effet, dit M^{me} de Laglanderie, cette habitation est pleine de charmes, et je compte bien y finir mes jours entre mes deux chers enfants, n'est-ce pas, ma fille ?

—Oh ! maman, je serais parfaitement heureuse si je n'avais pas peur des revenants, et en apprenant que monsieur Girard acceptait notre hospitalité jusqu'à demain, je me suis dit qu'il était de notre devoir de l'avertir. C'est un homme, et il ne doit s'effrayer de rien.

—C'est cela, petite folle, interrompit la maman ; informer monsieur que cette grande maison est hantée afin de le rassurer ! Tu sais bien que toute cette histoire de revenants est un conte en l'air inventé par nos voisins durant leurs longues veillées d'automne.

—Mais, maman, comment pourrais-je oublier ce qu'en a raconté la fille du vieux gardien du Château quand nous sommes venus l'habiter ? Elle m'a affirmé que lorsqu'une personne couchait ici pour la première fois, un revenant vêtu comme un moine traversait lentement sa chambre à minuit, les portes s'ouvrant d'elles mêmes pour le laisser passer. Ce qui est certain, c'est que lors de notre installation, mon frère Charles, voulant sans doute perpétuer les traditions de ce vénérable castel, essaya de jouer au revenant avec moi ; mais je le reçus de si belle façon qu'il en fut guéri pour toujours.

N'est-ce pas, Charles, dit-elle en s'adressant à son frère qui était rentré sur ces entrefaites.

Il se fit expliquer la chose ; ses traits se déridèrent.

—Qu'il y ait ou non des revenants dans cette vieille demeure qui aurait été autrefois le théâtre de plus d'un drame terrible, je ne sais trop. Je n'en ai pas encore rencontré, quoique la nuit, quand la tempête gronde partout et que le bruit des vagues en colère se mêle aux mugissements du vent à travers les grands ormes, j'aie deux ou trois fois entendu de ma chambre des plaintes et des appels sinistres. Mais c'était peut-être mon imagination. Quant au courage dont tu fis preuve lorsque j'essayai ta bravoure, je m'empresse de le proclamer devant notre hôte. En m'apercevant déguisé sous une vieille capote militaire, la tête recouverte d'un long capuchon, cette brave jeune fille que voici se jeta à mes genoux et me supplia de l'épargner, me promettant toutes les prières et tous les chapelets dont je pouvais avoir besoin. Or, c'était une après midi, au grand jour. Je n'avais pas songé qu'un revenant bien élevé doit garder son sérieux devant les jeunes filles effrayées ; j'éclatai de rire, ce qui fut ma perte, car je dus fuir au plus vite sous la grêle de petits coups de poing qui s'abattit sur moi.

—Monsieur Girard, dit la jeune fille, j'ose espérer que ces histoires ne vous inspirent aucune peur.

—Au contraire, mademoiselle, j'y prends le plus vif intérêt, et j'admire moi aussi le rare courage dont vous faites preuve en démasquant le spectre qui, en plein jour, contrairement à toutes les notions reçues, essaya de vous épouvanter.

Puis, la conversation s'égara sur d'autres sujets et Michel put à son aise apprécier l'entrain, la bonne humeur et la rare distinction d'esprit de mademoiselle de Laglanderie.

Vers dix heures, après la prière faite en commun, on se souhaita le bonsoir, et deux personnes entr'autres se retirèrent parfaitement enchantées l'une de l'autre sans songer à se l'avouer. Charles arrêta sa sœur au passage.

—Que dis-tu de mon ami, lui demanda-t-il en l'entraînant dans la salle à manger ?

—La belle question ! Que veux-tu que je dise ? Qu'il est bien élevé, qu'il est respectueux et poli avec les femmes, qu'il s'est fait une amie de ma mère, que c'est un jeune homme dont le langage révèle un caractère droit et sérieux : voilà qui est fait. D'ailleurs, il nous quitte demain, et on ne le reverra plus.

—Je l'espère bien ainsi. Il a trop de perfections pour moi, et puis sa richesse m'exaspère.

—Oh ! Charles, fit la jeune fille d'un ton de reproche, comment peux-tu parler ainsi ?

—Eh ! bien, oui :—le croiras-tu ? il connaît une partie de notre situation de fortune ; et lui, un ami d'enfance, un compagnon de collège, un homme qui ne sait que faire de ses revenus, il ne m'a pas même offert la plus petite assistance. Il a pris un air grave et s'est contenté de me débiter un petit sermon sur la nécessité où j'étais de changer de vie.

—Charles, je ne te reconnais plus ; en vérité, le besoin d'argent aurait-il pour effet d'assécher ton cœur, et l'amitié n'aurait-elle pour toi do:énavant d'autre prix que celui de te permettre d'emprunter plus à ton aise ? Par égard pour lui-même, pour l'amour de notre mère, pour moi, je t'en conjure, ne demande et ne reçois rien de M. Girard venu ici en toute confiance pour te faire une visite d'amitié. Ce serait horrible, ô mon Dieu ! si ce jeune homme devait laisser notre maison avec l'impression du dégoût.

—Voyons, calme-toi, ma petite sœur ; écarte ces grands mots. Je t'aime, toi ; lui n'est qu'un vulgaire égoïste faisant montre d'affection tant que sa bourse n'est pas menacée. Il me faut deux mille piastres ; il pourrait me les prêter, car il les a en portefeuille. Ce serait une bagatelle pour lui, pour moi c'est le salut. Oui, il n'y a que ce moyen, continua le jeune homme comme en se parlant à lui-même, d'éviter le déshonneur et la prison.

Elizabeth, pâle de frayeur, l'esprit frappé d'un affreux soupçon, se cramponna à son frère.

—Où ! Charles, que dis-tu ; où veux-tu en venir ? Tu me fais peur avec de telles paroles. Si notre amour ne compte pour rien, Charles, pour l'amour de Dieu, réfléchis à ce que tu me parais vouloir tenter. O mon Dieu ! Et la jeune fille éclata en sanglots. Charles la conduisit doucement vers un sofa et se tint debout devant elle. Son visage avait pris une expression de dureté intense ; son esprit parut se livrer un moment à une lutte terrible et il murmura des mots sans suite. La vue de cette enfant si dévouée et si pure, la pensée de sa mère qu'il aimait et qu'un crime commis par lui tuerait infailliblement le firent se reprendre ; il se pencha vers elle.

—De quoi donc soupçonnes-tu ton frère, méchante petite sœur, lui dit-il, en lui prenant la tête et embrassant ses yeux pleins de larmes ? Est-ce que tu vas croire que parce que j'ai été viveur je dois finir par être assassin ? Rassure-toi ; va te coucher et dors sans crainte. Bonne nuit ; à demain, petite sœur.

Et il s'éloigna rapidement vers la chambre de son hôte, il frappa et entra aussitôt.

—Comment, encore debout, lui dit-il ?

—Oui, et je me préparais à me mettre au lit quand je t'ai entendu souhaiter le bonsoir à mademoiselle Elizabeth. J'étais sûr que tu viendrais me dire un mot en passant.

Tout en parlant, Michel avait ouvert son sac de voyage d'où il tirait divers articles de toilette qu'il étalait ensuite sur la table de nuit. Il sortit son portefeuille et le plaça à côté de ses brosses : la figure de Charles prit une expression mauvaise.

—Et tu prétends que ce portefeuille renferme deux mille piastres ? Il me paraît bien mince pour contenir une aussi grosse somme. Oh ! tu es en sûreté ; cependant, gare aux revenants !

—Bah ! reprit Michel en riant, les revenants ont bien d'autres chats à fouetter que de s'amuser à dépouiller les vivants.

Après s'être souhaité bonne nuit, les deux amis se séparèrent.

On en'endit leurs portes se fermer l'une après l'autre, et bientôt la grande maison fut plongée dans le silence le plus absolu. Au dehors, le vent qui s'était levé avec la lune bruissait sourdement à travers les grands arbres et apportait avec les senteurs des résédas et des giroflées le murmure cadencé de la vague se brisant sur les cailloux de la grève. Michel ouvrit sa fenêtre avec précaution ; elle donnait sur les jardins ; il s'accouda et, dans cette splendide nuit d'été, il s'abandonna à songer.

Michel Girard, l'homme d'affaires qui passait la plus grande partie de son temps à diriger une correspondance très active et très étendue, n'était pourtant pas un rêveur. Ses lectures ne le prédisposaient guère non plus à cette paresse de l'âme et des sens, et sa vie jusqu'à trente ans n'avait été traversée que par un seul événement tragique et douloureux, la mort de son père. Certes, ce jour-là, toutes les fibres de son cœur avaient été ébranlées ; mais il n'était point resté énervé. Les consolations de sa foi ardente, la nécessité de consoler sa mère et ses sœurs, puis, un redoublement d'occupations occasionné par une importante succession à régler avaient vite ramené le calme dans cette nature parfaitement équilibrée. Pourquoi donc rêvait-il ce soir-là ?

Il était venu tout joyeux au-devant de l'amitié ; il avait compté passer quelques bonnes heures au milieu d'une famille distinguée par tous les dons qui appellent et retiennent le bonheur à un foyer : il avait promis ce délassement à son esprit et à son corps ahuris par l'agitation et les odeurs de la grande ville ! Avait-il trouvé tout cela ? non. L'amitié s'était raccornie par les soucis d'argent et les gaspillages du cœur au milieu des amours faciles ; Charles n'était plus le même. Dans cette pittoresque demeure

baignée d'air et de soleil, qui semblait n'avoir été bâtie que pour abriter les plus pures et les plus belles jouissances, la gêne paralysante et les glaciales terreurs du lendemain des ruines avaient tout envahi, tout assombri. Cependant, une ombre douce et lumineuse passait parfois devant les yeux de notre rêveur et semblait laisser derrière elle le calme et la gaieté. C'était le bon ange de la famille dont le frère était le mauvais.

Combien de temps durèrent les rêveries de notre ami, nous ne saurions le dire. Mais la vision d'une jeune fille belle, aimante et



bonne revint plus souvent devant ses regards attendris : — Mon Dieu ! est-ce que j'aimerais, — se dit-il, en poussant sa fenêtre ?

Il pria, puis se coucha.

Mais alors il se passa un fait étrange. Une bonne demi-heure s'était écoulée et il n'avait pu s'endormir ; la lune dessinait sur le tapis de sa chambre une large tranche

de lumière. Tout à coup, il vit sa porte s'ouvrir lentement, et une ombre se glisser et s'avancer vers lui. C'était le moine-revenant du château. Un ample capuchon empêchait d'apercevoir la figure et une longue robe sombre cachait le reste du corps. Cela avançait, et cependant on ne percevait aucun mouvement. Michel eut un frisson de malaise singulier, le spectre s'approcha de sa table, sembla le fixer un moment, puis se retira lentement. La porte se trouva fermée sans qu'il pût voir comment.

Se lèverait-il ? appellerait-il au secours ? pourquoi cette appa-

rition ?—non, à quoi bon ?—Le revenant ne reviendra plus ; ce serait une poltronnerie que d'appeler de l'aide et jeter la peur dans toute la maison. Il valait mieux essayer de dormir. Et philosophiquement, car le sang froid lui était vite revenu, il se tourna et ferma les yeux.

Non, il ne ferma pas les yeux ; au contraire, il les garda démesurément ouverts, et voici pourquoi. En se tournant il s'était trouvé de face avec sa fenêtre qu'il avait oublié de fermer ; or, à ce moment précis, il avait aperçu en plein clair de lune une nouvelle ombre grandissant au dehors ; la tête d'abord, puis lentement les épaules, puis un bras se détachant et s'avancant, menaçant vers lui au-dessus de sa table de nuit qui se trouvait tout près. La fenêtre, remuée sans bruit s'était refermée derrière l'apparition qui s'était ensuite fondue comme une légère vapeur. Michel fut beaucoup moins remué cette fois ; évidemment il s'accoutumait.

—Bon, se dit-il, un second moine ; est-ce que par hasard tout le couvent se croirait obligé de venir me faire visite ?—Et il essaya de nouveau de dormir.

L'horloge du hall fit entendre un clic strident et sonna solennellement deux heures.

Michel n'était pas le seul de la maison qui était resté éveillé ; Charles ne s'était pas même couché. Et lorsque vers minuit il n'entendit plus aucun bruit dans la chambre de son hôte, il s'était affublé la tête d'un capuchon et enveloppé d'une couverture noire. Alors, il ouvrit sa porte toute grande : il s'arrêta un instant.—Allons, murmura-t-il, il est trop tard pour reculer.

Et le malheureux jeune homme, habitué à n'écouter que ses mauvais instincts, se dirigea à pas lents vers la chambre de son ami. Il revint bientôt un portefeuille à la main. Il se jeta dans un fauteuil après l'avoir déposé sur sa commode et s'être débarrassé violemment de son masque de spectre. Il était épuisé. Commettre le crime était encore chose nouvelle pour lui ; il suait à grosses gouttes et un tremblement convulsif agitait tout son corps : il était voleur, oui deux et trois fois voleur !

Mais, qu'est-ce que cela ? Ses yeux s'agrandirent et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Il vit, car la lune éclairait, il vit sa porte s'ouvrir et une ombre s'avancer lentement, se diriger vers le meuble où était le portefeuille, s'en emparer et disparaître dans la nuit.

Il perdit connaissance.

Le bruit de l'horloge qui sonnait deux heures le fit revenir. Il grelottait de fièvre et se mit au lit sans pouvoir fermer l'œil. Le

Bon Dieu le punissait déjà, car que signifiait cette apparition vengeresse ? Demain, il fuirait avant que personne ne fût levé ; il irait aux États-Unis, et jamais on n'entendrait parler de lui. Les pâles images de sa mère et de sa sœur au désespoir se dressèrent tout à coup devant lui : non, il ne partirait pas. Il irait au petit jour trouver Michel et lui avouerait tout : peut-être obtiendrait-il son pardon. Après mille indécisions, il finit par se décider ainsi. Mais, il eut beau faire, le sommeil ne vint pas. La nuit qui suit la première honte est bien noire et bien longue ; Charles en fit la triste expérience. Entendant remuer dans la chambre de son ami sur les cinq heures, il se leva et s'y rendit tout droit ; il frappa.

—Entrez, fit Michel qui ouvrit lui-même. Comment c'est toi ? déjà levé ? J'espère au moins que tu as bien dormi.

—Et toi, dit Charles qui ne put réprimer un mouvement de surprise en apercevant le portefeuille sur la table de nuit ?

—Oh ! moi, répondit Michel à qui le mouvement de surprise de son ami venait d'expliquer tout le mystérieux drame de la nuit, moi j'ai assisté avant de m'endormir au défilé de tous les moines qui ont jadis habité ton antique demeure. Mes songes sont restés peuplés de révérendes ombres encapuchonnées ; un peu plus, et je m'éveillais au noviciat. Toi et ta charmante sœur avez eu raison de m'avertir hier soir, sans quoi je sens que j'aurais pris rang dans la procession de ces bons frères et serais disparu avec le dernier dont, entre parenthèse, le bras était bien blanc, ajouta-t-il en riant.

Charles parut très contrarié ; il marmotta quelques paroles et se retira.

Quand il reparut, le déjeuner était terminé ; on l'avait attendu vainement. Il embrassa sa mère et s'informa d'Elizabeth et de Michel.

—Ils sont descendus au jardin au sortir de table ; tu les y retrouveras sans doute. Non, dit M^{me} de Laglanderie, en regardant au dehors, ils se promènent sous les ormes là-bas.

Il partit dans cette direction.

M^{me} de Laglanderie, à qui les traits pâles et bouleversés de son fils n'avaient pas échappé, eut un soupir de tristesse.

—Voyons, disait le bon et doux visage d'Elizabeth à Michel, voyons, avouez-moi que vous avez passé une mauvaise nuit. Tout à l'heure devant ma mère, je n'ai pas voulu insister : maintenant, je veux savoir.

—A quoi bon ? Laissons, je vous prie, les spectres s'arranger entr'eux ; et oui, le soleil est trop beau et la nature trop ravissante ce matin pour parler de revenants. Attendons au soir : j'aime

mieux causer des vivants et de vous même, car permettez-moi de vous presser respectueusement de vouloir bien donner pour aujourd'hui congé à vos écoliers. Madame votre mère, durant le déjeuner, n'y voyait aucune objection : ne refusez pas, je vous en supplie, quelques heures à l'ami de votre frère.

— Ah ! mon pauvre frère, et la jeune fille fondit en larmes.

Michel, qui avait deviné le rôle joué par la courageuse enfant pendant la nuit étrange, respecta sa douleur et continua de



marcher à ses côtés en silence

— N'est-ce pas que vous savez tout, reprit Elizabeth en levant vers lui ses beaux yeux tout mouillés de pleurs ?

— Oui, je sais tout, dit Michel ; votre tendresse pour votre mère, votre dévouement pour votre frère, les ingénieuses raisons que vous leur donnez pour éloigner

la gêne de la maison sans éveiller leurs soupçons. Je sais encore que ce visage toujours riant que vous montrez à votre mère, que cette bonne humeur avec laquelle vous traitez Charles cache des angoisses mortelles ; je sais de plus que vous essayez la tâche impossible de prendre sur vos faibles épaules les malheurs qui menacent deux existences qui vous sont chères. On m'a dit que vous étiez l'ange de la contrée : à coup sûr vous êtes l'ange gardien de cette maison.

Très agité, très ému, le jeune homme s'était arrêté en parlant. et ses dernières paroles furent dites presque à voix basse.

Elizabeth, surprise et non moins émue leva la vue sur lui ; elle lui dit avec une grande douceur :

—Ah ! c'est mal ce que vous faites en ce moment, monsieur Girard. Si, comme vous le paraissez croire, j'ai besoin de toute mon énergie pour parer le coup affreux qui nous menace, pourquoi me parler ainsi ? Mais, non, chassons toutes ces idées énervantes, et je reviens à ma question que vous avez éludée. Si vous êtes notre ami, répondez-moi franchement.

—Que voulez-vous que je vous dise ? Le premier moine qui m'est apparu m'a d'abord quelque peu étonné, mais sa visite a été si courte ! Celui-là est, sans doute, le fantôme de l'intérieur. Le second paraît être chargé du dehors parce qu'il n'est pas entré. Dites-moi, ajouta-t-il brusquement, qu'auriez-vous fait si par pur hasard je n'avais pas laissé ma croisée ouverte ; comment vous y seriez-vous prise pour rapporter l'objet ? A mon tour de savoir.

—Voici venir Charles, je vous le dirai plus tard.

En effet, le pauvre garçon s'avavançait lentement vers eux, la tête basse, la démarche incertaine. Ils s'arrêtèrent pour le laisser venir ; sa mine bouleversée leur fit pitié. Elizabeth, ne sachant ce qui allait se passer, voulut parler la première.

—Non, ma sœur, laisse-moi faire devant toi à monsieur Girard ma confession ; vous me jugerez tous les deux. La nuit dernière, poussé par le désespoir, j'ai pénétré chez l'homme que j'avais reçu et accueilli comme un vieil ami d'enfance et je l'ai volé. A peine étais-je rentré chez moi avec le portefeuille dérobé qu'un fantôme, un vrai cette fois, est venu m'enlever ce portefeuille qu'il est allé restituer puisque ce matin je l'ai vu sur la table où je l'avais pris. Le Bon Dieu a eu pitié de moi ; j'ai passé le reste de la nuit à me repentir de ma vie passée et à demander pardon. Ma résolution est prise ; avec la grâce de Dieu je veux dorénavant travailler et devenir un honnête homme. Je partirai demain pour l'étranger.

—Non, non, Charles, tu ne partiras pas, lui dit Michel en lui tendant cordialement la main ; ta mère et ta sœur ont besoin de toi, et moi aussi. Ce qui est arrivé la nuit dernière est un peu de ma faute, quoique depuis une heure, je ne le regrette nullement. J'avais décidé hier soir de t'offrir de te venir en aide : veux-tu me le permettre ce matin ?

Charles ne put répondre que par un serrement de mains, suffoqué qu'il était par son émotion.

Il n'y eut pas de classe à l'école de mademoiselle de Laglanderie ni cette journée-là ni les suivantes.

Dans l'après-midi, Michel reprit le chemin de Montréal tout

autre que lorsqu'il en était parti la semaine d'au paravant. Il revint plusieurs fois au Bout de l'Île où le bonheur avait reparu, et le 29 septembre de l'an de grâce 1868, M. le curé de la paroisse bénit le mariage de sieur Michel Girard avec demoiselle Marie-Elizabeth-Louise Ricard de Laglanderie.

Quant à Charles, il a tenu parole ; il s'est converti et s'est mis au travail. Il est aujourd'hui l'ornement de sa profession et le père d'une jolie famille.

La morale de cette histoire, c'est qu'il ne faut jamais désespérer de la Providence, ni de la conversion d'un jeune homme élevé chrétiennement, ni avoir trop grande peur des revenants.

J. Bayal



JE VOUS DONNE MON CŒUR. . . .
Fragment de l'Ange gardien de E. Munier.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE SUR L'AIR QUE L'ON RESPIRE

I

SOMMAIRE.—Propriétés physiques et chimiques de l'air.—Sa nature.—Éléments qui le constituent.—Corps gazeux disséminés dans l'air ; leur provenance et leurs effets physiologiques.—Miasmes.

Tout d'abord, qu'est-ce que l'air ? Les anciens alchimistes et chimistes et tous les autres savants, jusque vers le milieu du 18^{ème} siècle, qualifiaient de ce nom tout fluide aériforme invisible, élastique, impondérable et permanent qui se trouve dans la nature. C'est ainsi qu'ils appelaient, dans leur espèce de jargon scientifique l'air que nous respirons, air *respirable* ou *vital* ; le gaz oxygène, air *déphlogistiqué* ou *air de feu* ; le gaz hydrogène, air *phlogistiqué* ou *inflammable*, parce que ce dernier, disaient-ils, contenait du phlogistique, principe existant dans tous les corps combustibles, tandis que le premier en était dépourvu ; l'acide carbonique, air *fixe* (autre élément toujours présent) ou *méphitique*, etc., etc. Ils considéraient aussi l'air respirable comme un des quatre éléments de la nature universelle. Aussi lui faisaient-ils jouer avec l'eau et le feu, un rôle très considérable dans la formation des corps du monde physique. La science moderne a démontré pleinement la fausseté de ces notions ; et on ne parle plus maintenant de phlogiston, d'air inflammable, d'air méphitique, etc., que par mémoire, et pour montrer les aberrations d'une science qui était restée pendant tant de siècles à l'état permanent d'enfance. N'en parlons donc pas autrement ici. Tous les physiciens modernes s'accordent à définir l'air ordinaire, c'est-à-dire l'air atmosphérique : un fluide gazeux que tous les animaux et toutes les plantes respirent, et qui constitue cette bande immense qui, comme un épais manteau, enveloppe la terre de toutes parts, et que l'on nomme atmosphère, terme dérivé de deux mots grecs : *atmos*, vapeur ou gaz ; et *sphaira*, globe ou sphère, c'est-à-dire sphère de vapeur. Etudions cet air atmosphérique de plus près, et voyons-en d'abord les propriétés physiques et chimiques.

L'air ne tombe sous les sens que partiellement et dans certaines conditions spécifiques ou déterminées. C'est ainsi qu'il paraît incolore quand il ne forme pas une couche ou strate très

épaisse ; mais lorsqu'il est en masse considérable, il présente ce bel aspect bleuâtre que l'on voit, surtout en hiver, par un temps froid, sec et pur : ce que l'on attribue généralement à certaines vapeurs qui y sont contenues et qui réfléchissent particulièrement le rayon spectral bleu. Il n'est perceptible à l'ouïe que lorsqu'il est mis en mouvement ; il affecte alors, d'une manière très sensible, le sens général du toucher, encore plus que celui de l'audition. Il est probable qu'il est doué d'*odeur* et de *saveur*, puisqu'il contient toujours, comme nous allons bientôt le voir, de l'acide carbonique et de l'ammoniaque, quoiqu'en assez faible quantité. Cependant, en général, on n'y découvre point ces qualités-là ; mais cette inhabileté de notre part peut venir de l'habitude où nous sommes tous de le respirer dès notre naissance. L'air est essentiellement *mobile* puisqu'il fait partie intégrante de la terre qui tourne par un mouvement de rotation sur son axe et de révolution autour du soleil et qu'il est, en outre, sans cesse agité par le changement de conditions des forces atmosphériques. Il est aussi, comme le sont tous les gaz, *très élastique*, ce qui le rend susceptible d'une grande expansibilité et d'une égale compressibilité. Les anciens rangeaient, comme nous venons de le dire, l'air au nombre des corps impondérables ; mais on démontre maintenant, de plus d'une manière, qu'il est *pesant*, et sa pesanteur est même très exactement déterminée, sous toutes les conditions où il se présente. C'est ainsi, par exemple, que le célèbre chimiste Regnault a trouvé, au moyen de la balance chimique, qu'un litre d'air à l'état normal, sous une pression de 760 millimètres et à la température 52°08 centigrade, pèse juste 1 gramme et 2932 dix-millièmes de gramme, ce qui le rend à peu près 14 fois et demi plus pesant que l'hydrogène, le plus léger des gaz et dont un litre ne pèse que 896 millièmes de gramme. Le physicien italien, Torricelli, fut le premier qui, vers le milieu du 17^{ème} siècle démontra cette propriété de l'air. Plus tard, le célèbre Pascal confirma, par de nouvelles expériences, la découverte du savant Florentin, l'élève et le disciple de Galilée. On ne croit pas que l'air soit un fluide *permanent*, pas plus que ne le sont tous les gaz ; c'est-à-dire qu'il ne puisse jamais se laisser ni liquéfier ni solidifier ; mais on n'a pas réussi jusqu'à ce jour à le faire. Cependant, on est très bien parvenu à liquéfier et même à solidifier non seulement l'oxygène, mais aussi l'azote et l'hydrogène, et d'autres gaz encore. Le chimiste genevois Pictet a, le premier, produit de l'oxygène sous une forme liquide assez semblable à l'eau ordinaire ; et sous une forme solide, de la grosseur d'un œuf de pigeon, ayant tout-à-fait l'apparence de la neige. Quant à l'hydrogène, il a été

liquéfié sous une pression de 650 atmosphères, c'est-à-dire de près de 1350 livres, (1 atmosphère étant de 1,033 grammes sur un centimètre carré de surface), et par un refroidissement de 140 degrés centigrades. Le liquide ainsi obtenu, a été solidifié par évaporation et, dans ce nouvel état, présente une coloration acier-bleuâtre ; ce qui semblerait appuyer l'opinion du chimiste écossais, Graham, qui veut que l'hydrogène soit un métal et devrait être appelé hydrogénium.

J'ai dit que l'air n'était pas, comme le croyaient les anciens chimistes, *un des éléments* de la nature. J'ajoute que ce n'est pas, non plus, un *composé* chimique, mais bien un simple *mélange* de divers gaz. Lavoisier a, le premier entre les chimistes modernes, en 1774, il y a donc un peu plus de cent ans, démontré par une série d'expériences extrêmement intéressantes d'analyse et de synthèse, qu'il serait trop long d'expliquer ici mais qui se trouvent dans tous les traités de chimie, le vrai caractère de l'air atmosphérique, et préparé la connaissance de sa composition exacte. Il était réservé à Régnault, un contemporain, d'en fixer, par une élaboration savante, très minutieuse et précise, ses divers éléments constitutifs, en volumes et en poids. De nombreuses analyses d'air recueilli en diverses places du globe terrestre, et à différentes hauteurs, ayant montré une remarquable et constante uniformité dans sa composition, quelques savants ont été portés à croire que c'était une véritable combinaison chimique de ses deux principaux gaz constitutifs, l'oxygène et l'azote ; mais des expériences nombreuses, par voie d'analyse aussi bien que de synthèse, ont prouvé à n'en pas douter, que ce n'est qu'un simple mélange. En effet, lorsque deux gaz se combinent, il y a toujours dégagement de lumière et de chaleur. La combinaison se fait toujours entre eux suivant des rapports simples en volumes, et suivant la proportion simple de leurs poids atomiques. De plus, s'il y avait combinaison, les deux gaz dissous dans l'eau devraient présenter dans ce milieu-là, exactement la même composition que l'air atmosphérique ; cela est évident. Or, c'est le contraire de tout cela qui est démontré : il n'y a aucune production de chaleur et de lumière en composant de l'air ordinaire ; les quantités requises pour le former ne sont pas, en volumes et en poids atomiques, dans des rapports simples ; l'oxygène et l'azote n'ont pas le même degré de solubilité dans l'eau, c'est-à-dire que chaque gaz s'y dissout comme s'il était seul ; et enfin leur union ne donne naissance à aucune propriété nouvelle. L'air atmosphérique n'étant ni un élé-

ment, ni un composé chimique, n'est donc pas rigoureusement parlant un gaz (1), *ce n'est qu'un fluide aëriiforme ou gazeux.*

Quels sont les constituants de ce fluide gazeux que l'on nomme *air atmosphérique*? Les voici : 1° l'oxygène—l'élément actif—dans la proportion moyenne de 20 et 8 dixièmes pour cent en volume, et de 23 et un dixième pour cent en poids ; 2° le nitrogène ou azote—l'élément passif— dans la proportion moyenne de 79 et 2 dixièmes pour cent en volume, et de 76 et 9 dixièmes pour cent en poids ; 3o le gaz acide carbonique, ou bioxyde de carbone dans une proportion qui peut varier entre 4 et 10 parties sur 10,000 d'air ; 4° la vapeur d'eau, également en quantité variable, mais qui peut être comprise entre $\frac{1}{80}$ et $\frac{2}{100}$ du volume d'air ; 5° le gaz ammoniac et l'acide nitrique en très petite quantité, et seulement après les pluies d'orage, où l'on reconnaît aussi une assez notable quantité d'oxygène sous la forme allotropique d'ozone. Et, enfin, dans les villes, des traces de sulfure d'hydrogène, d'oxyde sulfureux, et de divers hydro-carbures. (2)

(1) Il n'y a que 35 gaz connus en chimie, dont quatre sont simples ; 5 autres se trouvent libres dans la nature, comme binaires ; 25 autres s'obtiennent dans les laboratoires au moyen de réactions chimiques ; et de plus un nouveau gaz récemment découvert, dont nous parlerons plus loin.

(2) Il semble démontré aujourd'hui que l'azote de l'air y existe à l'état de combinaison avec un corps inconnu jusqu'en ces derniers temps, plus pesant que l'azote lui-même, et qui constituerait un nouvel élément. Voici d'ailleurs, ce que nous lisons au sujet de ce nouveau gaz, dans le *Courrier de l'Érudition* du journal parisien *l'Univers*, sous la date du 21 février de cette année. L'article est signé : U. VIAL.

“ Deux chimistes anglais célèbres, lord Rayleigh et William Ramsay communiquaient il y a quelques semaines, à la Société Royale de Londres, une découverte extraordinaire qui plongea la docte assemblée dans un abîme de stupéfaction.

Ces messieurs affirmaient, en effet, qu'ils avaient découvert un nouveau corps simple, non pas un de ces métaux rares que l'analyse spectrale décèle dans un minéral rarissime, mais un gaz—un gaz constitutif de l'atmosphère—un gaz qui occupe à peu près le centième de l'air que nous respirons, que nous analysons tous les jours dans nos laboratoires. L'acide carbonique qui n'occupe que les 4 dix-millièmes du volume de l'atmosphère est connu depuis longtemps, dosé et pesé, et voici un gaz qui constitue à lui seul un centième de ce volume et qui a échappé aux cornues des chimistes les plus illustres !

Les vénérables savants de la Société Royale se regardaient les uns les autres avec des yeux où l'étonnement, l'incrédulité, le dédain se lisaient à doses à peu près égales. Personne ne sourit cependant, lord Rayleigh et William Ramsay n'étant point de ces savants qui parlent à la légère ou qui donnent à rire. La nouvelle de l'étrange découverte fut accueillie à Paris avec un certain scepticisme. Toutefois, des deux côtés de la Manche, on conclut, étant donnée la notoriété des inventeurs, qu'il fallait poursuivre les expériences et s'assurer, par exemple, si le nouveau gaz n'était pas tout simplement de l'azote modifié, comme l'ozone n'est que de l'oxygène électrisé.

Aujourd'hui tous les doutes sont levés : le nouveau gaz est bien un gaz à part, ignoré jusqu'ici et qui vient augmenter d'une unité la liste des corps

Les proportions moyennes que nous venons de donner, soit en poids, soit en volumes, de l'oxygène et de l'azote sont presque constantes : elle ne varient que fort peu, quelles que soient les localités ou les hauteurs où l'on prend l'air. Il n'en est pas de même de la vapeur d'eau et du bioxyde de carbone. La vapeur d'eau se trouve en bien plus considérables quantités dans certaines parties du globe que dans d'autres ; au-dessus de la zone torride qu'au-dessus des autres zones ; l'après-midi que la matinée ; dans l'intérieur des continents que sur le bord des océans ; dans les plaines qu'au sommet des montagnes ; en été qu'en hiver. L'acide carbonique est en quantité notablement plus grande dans l'air des villes que dans celui des campagnes ; dans des locaux remplis de monde que dans des appartements vides ou quasi vides ; avant une forte pluie d'orage qu'après ; le soir que le matin ; au-dessus des terres qu'au-dessus des mers, surtout quand les unes et les autres ont une grande étendue en superficie ; lorsque le soleil est absent ou voilé que lorsqu'il est présent et qu'il luit.

La vapeur d'eau se produit uniquement par l'évaporation qui se fait en tous temps et en tous lieux, mais surtout en été et au-dessus des eaux fortement échauffées par l'ardeur du soleil, comme le sont celles qui entourent l'équateur terrestre.

La quantité de vapeur d'eau dans l'air atmosphérique subit donc

simples déjà connus. Aussi, bien avant de connaître toutes ses propriétés, lui a-t-on donné un nom pour lui tout seul, un vrai nom scientifique et tiré du grec. Le nouveau venu s'appelle l'Argon, du mot grec *argon* qui signifie inactif.

Mais écoutons M. Berthelot qui, dans la séance du 4 février, a présenté le jeune et déjà célèbre gaz à l'Académie des sciences.

“ Le point de départ de la découverte résulte de la comparaison de la densité de l'azote préparé par divers procédés avec celle de l'azote extrait directement de l'atmosphère. L'azote préparé au moyen du bioxyde ou du protoxyde d'azote, de l'urée ou du nitrite d'ammoniaque, toujours avec le concours d'un métal à la température rouge, ou bien à froid, au moyen du nitrite d'ammoniaque, possède constamment la même densité ; le litre pèse 1 gr. 2505. L'azote extrait de l'atmosphère, soit au rouge au moyen d'un métal, soit à froid au moyen de l'hydrate ferreux, pèse constamment 1 gr. 2772.

“ Ainsi, l'azote atmosphérique pèse environ 6 milligrammes et demi par litre de plus que l'azote chimiquement pur extrait des divers composés azotés. Comme contrôle, les deux savants anglais eurent l'idée de soutirer l'azote de l'atmosphère au moyen du magnésium. L'azoture de magnésium ainsi obtenu ne contenait nécessairement que de l'azote chimiquement pur. Par diverses transformations, ils réussirent à extraire de cet azoture le gaz, tel qu'il y était combiné. Cet azote-là pesait 1 gr. 2505, comme s'il provenait de la décomposition d'un corps azoté et quoiqu'il eût été puisé directement dans l'atmosphère. La conclusion ? C'est que dans l'atmosphère, l'azote est mêlé à un gaz plus lourd que lui.”

Il est bon, d'ailleurs, d'ajouter que tous les éléments de ce nouveau gaz ne nous sont pas encore connus. Ainsi nous ne connaissons encore ni son équivalence, ni son poids atomique, ni les combinaisons qu'il forme avec d'autres corps simples ou composés.

des variations très fortes, selon les lieux, les saisons et surtout le degré de température. On n'est pas encore parvenu à déterminer la valeur absolue de cette quantité à son état maximum, c'est-à-dire jusqu'à complète saturation. Le savant génevois de Saussure pense qu'en moyenne, elle serait à peu près de 20 milligrammes pour un décimètre cube, ou une pinte d'air à la température de 19 degrés centigrade. Il ajoute que l'air ne contient guère que les 4 dixièmes, (il faudrait plutôt dire les 6 dixièmes,) de la vapeur totale qu'il peut contenir, et qu'il ne renferme jamais moins que les 15 centièmes de cette quantité ; et c'est ce minimum qu'atteint l'air au-dessus de la mer Morte, en Palestine, pendant le simoun, vent brûlant qui souffle à l'époque des équinoxes du fond des déserts de l'Arabie et du Sahara africain. (1) On mesure la quantité de vapeur d'eau que l'air contient, en un lieu et à une époque quelconque, au moyen d'un instrument appelé hygromètre. Je ne décrirai pas les diverses formes de cet utile instrument : cela m'entraînerait trop loin. Je me contenterai de dire que les hygromètres chimiques consistent tout simplement à faire passer un volume connu d'air—un gallon, par exemple—sur une substance qui absorbe très facilement les vapeurs d'eau ; tel, par exemple, le chlorure de calcium. Ayant dûment pesé la substance absorbante avant le passage de l'air, on la pèse encore après son passage, et l'on voit qu'il y a excès de poids. Cet excès de poids représente exactement la quantité de vapeur d'eau contenue dans un gallon d'air. On dit que l'air est saturé, quand il contient toute la vapeur d'eau qu'il peut porter à un degré donné de température. Ainsi, un mètre cube d'air à 0 degré centigrade est saturé avec 5 grammes et demi d'eau ; à 10 degrés, avec 9 grammes et 3 quarts ; à 25 degrés, avec 22 grammes et demi.

Il n'y a pas, comme on serait porté à le croire, que les corps essentiellement aqueux qui s'évaporent plus ou moins rapidement ; l'évaporation a lieu dans tous les corps non anhydriques, et à toutes les températures : le corps de l'homme comme celui de tous les animaux, produit, par la sueur, la perspiration et la respiration, une évaporation à tous les instants de son existence, qu'il soit en repos ou en mouvement, en santé ou en maladie. Les physiologistes nous disent que la quantité de perspiration seule, chez les hommes adultes, est en moyenne de deux livres dans les 24

(1) Lorsque l'air est refroidi, l'excès d'humidité se précipite sur la terre sous forme de pluie. Si donc un mètre cube d'air à 25° degrés est refroidi à 10 degrés, il y aura une précipitation de 12 grammes et 3 quarts d'eau ; c'est-à-dire, 22.50 gr.—9.75 gr. donne 12.75 gr. d'eau précipitée.

heures, c'est-à-dire d'une pinte. La glace elle-même s'évapore, et cela assez rapidement, surtout à sa surface extérieure.

L'acide carbonique provient de toute combustion, soit rapide, soit lente, de toute décomposition de matières animales ou végétales, et de la respiration de tous les animaux. Mais les plantes vivantes, au lieu de produire de l'acide carbonique, l'absorbent par leur feuillage. C'est ce qui fait que malgré l'immense quantité de cet acide, provenant d'innombrables sources, qui est répandu dans l'atmosphère, la proportion de ce gaz délétère y est à peu près toujours la même. C'est-à-dire, que la production du bioxide de carbone est toujours et partout en proportion directe avec son absorption. Plus il y a d'acide carbonique dans l'air, plus aussi la végétation est active et luxuriante, et *vice versa* : là où l'air est très pur, les plantes languissent et végètent péniblement. Nous venons de dire que la proportion de l'acide carbonique dans l'air libre est à peu près toujours et partout la même. Il y a cependant quelques localités sur notre globe où la quantité de cet acide venimeux est tellement en excès qu'aucun animal ne peut y vivre une seule heure. Tels sont la "Grotte du Chien" dans le royaume de Naples, près du lac Agnano ; une région d'une certaine étendue dans l'intérieur de l'île de Java ; le voisinage de certains volcans de l'archipel indien, et d'autres lieux encore.

L'ammoniaque qui est un composé d'hydrogène et d'azote — un azoture d'hydrogène, — n'est contenu dans l'air atmosphérique qu'en très petite quantité. On évalue cette quantité de 1 à 50 parties sur un million d'air, selon la localité. Ce gaz ainsi disséminé dans l'air est entraîné vers la terre par les eaux de pluie et donne ou plutôt rend à la végétation l'azote dont elle est avide, et dont sa décomposition l'avait privée. La précipitation de l'ammoniaque sur le sol est surtout abondante pendant la chute des premières pluies ou des premières neiges. C'est principalement pour cette raison que la neige est justement appelée, en agronomie, le fumier du pauvre laboureur.

L'acide azotique que l'on nomme vulgairement eau forte, — l'*aqua fortis* des anciens alchimistes, — se trouve aussi dans l'air, mais en fort petite quantité, et plus particulièrement après les orages accompagnés d'éclairs et de tonnerre. Aussi croit-on, généralement, que sa formation est due à l'électricité qui, sillonnant l'air en tous sens, cause ainsi la combinaison de l'oxygène et de l'azote de l'air : ce qui est l'acide nitrique. Il est ensuite lavé sur la terre par les eaux de pluie, comme l'est aussi l'ammoniaque et autres gaz qui se trouvent parfois dans l'air, tels què certains hydro-

carbures aux alentours des manufactures de gaz et d'autres produits du même genre ; et dans les grandes villes et près des volcans, du sulphure d'hydrogène, de l'oxide sulphureux et de l'oxide chlorhydrique ; mais ces gaz-là n'existent dans l'air atmosphérique, dans ces conditions génératrices, qu'en si petite quantité qu'on ne les évalue pas en chiffres. On dit seulement qu'il y en a des *traces*.

Bien que ces gaz soient tous plus ou moins nuisibles à la santé de l'homme et des animaux, il y a aussi dans l'air des matières très légères qui souvent y flottent tout en se putréfiant, et qui sont bien autrement pernicieuses encore : je veux parler des *miasmes*. J'entends, par ce mot, ces matières extrêmement ténues qui se dégagent continuellement et en grande abondance, dans tous les lieux où des matières végétales et animales, privées de vie, sont exposées à l'action combinée dissolvante de la chaleur et de l'humidité ; et c'est ce qui a lieu surtout dans les régions tropicales ou sous-tropicales. Une autre source féconde de miasmes malfaisants provient de la respiration de l'homme et des animaux, surtout pendant la période de croissance. La combustion très active qui s'opère, surtout à cet âge-là, dans leurs poumons, cause incessamment la désintégration de matières usées, mortes, de nature épithélielle, qui doivent être éliminées du corps, et que les physiologistes appellent du nom de vapeurs animales. C'est l'accumulation de cette vapeur animale délétère dans les locaux remplis d'un grand nombre de personnes, surtout si ces personnes sont des adolescents ou des malades, et où une ventilation constante n'est pas facile, comme le sont les dortoirs, les salles d'étude, les théâtres, les hôpitaux, etc., qui cause cette odeur infecte et repoussante que l'on ressent en entrant dans ces lieux. Cette vapeur ou excrétion animale est bien plus préjudiciable à la santé que l'acide carbonique qui se forme et se dégage en même temps, et par le même procédé. On croit très généralement aujourd'hui que ces miasmes de l'air offrent un milieu des plus favorables pour la conservation et la production d'une foule de microbes de toutes les espèces, et qui étant respirés par les hommes ou les animaux, causent ces effroyables maladies contagieuses, soit sporadiques, soit endémiques, qui déciment des populations entières. Il suffit alors que l'on se trouve à respirer une atmosphère chargée de ces vapeurs miasmiques, peuplée par le microbe de la variole, vulgairement appelée *picote*, du choléra, de la fièvre typhoïde, de la diphtérie, de la grippe, pour être atteint de ces maladies, si on se trouve dans de telles conditions hygiéniques qu'il nous soit impossible de ne pas en

subir les effets morbifiques. Mais trêve aux microbes, aux bacilles et autres êtres microscopiques, de peur que pour les éviter, nous ne trouvions d'autre moyen que de nous réfugier sous une pompe pneumatique et alors même le remède serait pire que la maladie...

R. P. J. CARRIER. C. S. C.

(A continuer)



LES TROIS PARQUES,
ATROPOS—LACHÉSIS—CLOTHO
d'après Michel-Ange.

CHRONIQUE DU MOIS

I.—Discours de Léon XIII au Sacré-Collège. II.—Le Quirinal baisse, le Vatican monte. III.—La France et l'Allemagne. IV.—Une demande du centre allemand. Le Reischtag et Bismark. V.—La triple alliance se disloque. VI.—La France et l'Angleterre en Afrique. VII.—La question cubaine. VIII.—La Chine négocie la paix avec le Japon. IX.—Sacre de Mgr. Langévin. X.—La question des écoles.

A l'occasion du dix-septième anniversaire de son couronnement, N. S. P. le pape Léon XIII a prononcé devant le Sacré Collège le remarquable discours suivant :

“ L'anniversaire de Notre couronnement pontifical, qui réunit
“ autour de Nous, dans un esprit de respectueuse affection, le
“ Collège des cardinaux, Nous remplit l'âme d'une reconnaissance
“ toujours nouvelle envers la bonté souveraine de Dieu. Que Nous
“ ayons pu, en effet, au milieu de soucis nombreux et souvent
“ cruels, atteindre, sain et sauf, la quatre-vingt-sixième année de
“ Notre âge, et entrer dans la dix-huitième de Notre pontificat,
“ c'est un bienfait singulier de Dieu : et, Nous Nous faisons une
“ joie de le reconnaître, cela est dû en grande partie aux vœux
“ fervents de Nos fils les catholiques. Aussi, que Dieu, dans sa
“ bonté, Nous soutienne et Nous fortifie, pour que le restant de Nos
“ jours ne manque pas de bénédictions pour la grande famille
“ chrétienne.

“ Vous ne pouviez, Monsieur le cardinal, Nous rappeler rien de
“ plus opportun et de plus agréable que la cause des Eglises
“ orientales. Car, si déjà auparavant cette question avait attiré
“ Notre particulière et bienveillante sollicitude, Notre ardeur a été
“ récemment redoublée depuis que, au moment de Notre jubilé
“ pontifical, Nous avons ressenti, à ce sujet, comme une impulsion
“ duciel.

“ Nous avons ouvertement indiqué, en différentes occasions,
“ quelles sont Nos intentions. Rendre de plus en plus étroite
“ l'union de ces nobles Eglises avec le siège suprême de Pierre et
“ de plus en plus florissantes leurs institutions : puis, par tous les
“ moyens de la charité apostolique, exciter celles qui, dans ce même
“ Orient, se sont séparées, à renouer les liens de la primitive con-
“ corde et de la vénération filiale.

“ Si le succès couronnait Nos efforts, oh ! quelle gloire n'en

“reviendrait-il pas au Pasteur éternel des âmes ! Quelle force et
 “quelle splendeur nouvelle rejailliraient sur l’Eglise catholique
 “universelle, non sans avoir une douce efficacité sur ceux de nos
 “frères, qui, dans d’autres régions, sont pareillement séparés.
 “Immense avantage de sainte fécondité d’où tout l’Orient chrétien
 “se renouvellerait, dans la hiérarchie, dans le clergé régulier et
 “séculier, dans le peuple. Viennent à se développer par cette
 “union tant souhaitée, les éléments abondants de foi et de religion
 “que ces nations ont jusqu’ici conservés dans leur vie, et l’on ne
 “peut dire quelle utilité féconde en retirerait l’Occident.

“Nous personnellement, Nous ne verrons pas réalisé cet ordre de
 “choses si souhaitable ; mais le poursuivi de ses désirs et de ses
 “efforts ne peut être traité de vaine utopie qu’inconsidérément :
 “c’est une parole indigne des lèvres d’un croyant. Elle est là
 “vivante dans l’Evangile, cette chère et sûre promesse de Jésus-
 “Christ : *Fiat unum ovile et unus Pastor* ; et le Vicaire de Jésus-
 “Christ sur la terre ne devrait pas se dévouer avec amour et se
 “montrer infatigable pour en hâter l’heureux avènement !

“Ce n’est pas pour la première fois dans les annales ecclésiasti-
 “ques que des populations entières providentiellement éclairées
 “par quelque grand événement et touchées jusqu’au fond de l’âme,
 “d’un seul coup, ardemment et dans un accord unanime, ou vien-
 “draient pour la première fois ou retourneraient dans le sein de
 “l’Eglise. Entre beaucoup d’autres souvenirs, Nous en rappelle-
 “rons deux des plus remarquables : le baptême solennel de Clovis
 “et du peuple franc, après la miraculeuse victoire de Tolbiac au
 “V^e siècle ; et dans le siècle suivant, la conversion de Recarède
 “et des Visigoths, fruit précieux du sang que le saint roi Herméné-
 “gilde versa généreusement et avec un invincible courage pour la
 “foi catholique.

“Au reste, Nous ne Nous dissimulons pas les difficultés de l’œu-
 “vre, aggravées encore par des raisons de politique humaine :
 “toutefois, au cours même des événements, il Nous est donné de
 “recueillir, pour notre consolation, des signes comme d’un aplatisse-
 “ment des voies à l’action de l’esprit divin, qui vivifie ensemble et
 “qui unit d’une manière toujours admirable.

“En ce qui concerne Notre action, Nous éprouvons une grande
 “consolation de la voir accueillie partout avec joie, secondée par
 “la piété des fidèles, et soutenue par le suffrage unanime de l’épis-
 “copat catholique. Et parmi ceux qui coopèrent le mieux à Nos
 “desseins, Nous sommes heureux de signaler la Commission
 “cardinalice et de donner un éloge mérité à son zèle actif et à la
 “sagesse éclairée de ses conseils.

“ Pour confirmer Nos espérances, vous ajoutez maintenant, Mon-
 “ sieur le cardinal, les vœux que le Sacré-Collège, se faisant comme
 “ l’interprète de ceux de toute l’Eglise, fait monter à cette inten-
 “ tion, vers le Très-Haut : Oui : il est grand besoin de prières nom-
 “ breuses et intenses, afin d’implorer une plus ample effusion de
 “ cette grâce qui, dans le sang du Rédempteur, réconciliera les fils
 “ avec le Père et réunira les frères dans le baiser de la paix.
 “ Moyennant principalement les communes prières, Nous avons
 “ espoir que le jour de l’union souhaitée viendra dans un temps
 “ qui n’est peut-être pas éloigné.

“ Et dès aujourd’hui, Nous le saluons avec une confiance pleine
 “ d’allégresse : jour qui comptera parmi les plus éclatants et les
 “ plus mémorables d’entre ceux qui luisent pour réjouir la sainte
 “ Eglise de Dieu, raviver les destins des peuples et combler les
 “ plus nobles espérances.

“ Dans des sentiments de vive gratitude pour les félicitations du
 “ Sacré-Collège, Nous appelons sur lui l’abondance des grâces cé-
 “ lestes, de même que sur les évêques, les prélats et tous ceux qui
 “ sont ici présents, et, avec une paternelle affection, Nous accor-
 “ dons à tous la bénédiction apostolique.”

* * *

On a beaucoup remarqué la présence du prince Colonna, assistant au trône pontifical, au service de la chapelle papale, le dimanche 10 Mars. C’est la première fois que ce patricien romain a rempli cette fonction, héréditaire, on le sait, dans les familles Orsini et Colonna. Ce jeune prince, au lendemain de 1870, s’était rallié au Quirinal : c’était, encore il y a deux années, un *blanc*. Son père est mort en 1893. Le Vatican le mit en demeure d’opter entre le Pape et le roi. Il revient aujourd’hui au Pape. Il y a là un symptôme. Il est incontestable que tout ce qui est jeune, vivant, éclairé, commence à se retirer du nouveau régime, qui s’écroule comme un édifice qui tombe en ruine avant d’être achevé.

Les grandes familles de Rome, s’étant, en grande partie, rapprochées de la jeune royauté usurpatrice. Il semblait alors que l’avenir souriait aux nouveaux occupants. Plusieurs patriciens ne surent pas résister à la tentation. D’autres se tinrent sur la frontière et formèrent ce qu’on appelé à Rome le *monde gris*, où les blancs et les noirs se cotoyèrent.

Les spéculations, la fièvre de parvenir, les principes égalitaires ont presque détruit ces races antiques, dont quelques-unes furent de :

espèces de dynasties, plus brillantes et plus antiques que beaucoup de familles royales d'Europe. Ce patriciat officiel n'était pas de bronze, il s'est montré oublieux de son histoire et inférieur à ses origines. Dieu l'a puni. D'un côté, c'est le châtement par la ruine ; de l'autre, c'est le retour à la maison paternelle. Aujourd'hui en face de l'universelle faillite de la royauté, pendant que la papauté reprend son cours victorieux, ces chutes et ces défections n'attristeraient plus l'âme des Pontifes. C'est une crise qui est close : c'est l'antique tradition qui est remise en honneur. De là, la portée de cette " conversion " du prince Colonna. La voix de l'honneur et l'intelligence de l'avenir ont reconquis les cœurs. Le Quirinal baisse ; le Vatican monte.

* * *

L'événement du jour en France est l'acceptation par le gouvernement de la République de l'invitation qui lui a été adressée par l'empereur d'Allemagne aux fêtes d'inauguration du canal de la Baltique à la mer du Nord.

Les intransigeants de toutes couleurs ont jeté les hauts cris à ce sujet et prétendu que la France manquait de dignité.

A ce compte, il y a longtemps que tous les états de l'Europe auraient dû refuser, par dignité, d'accepter aucune invitation officielle de la part de la France, qui, tour à tour les a vaincus, a envahi leurs pays, leurs capitales et leur a dicté la paix à de dures et humiliantes conditions.

La guerre franco-prussienne date d'un quart de siècle. Une nouvelle génération s'est élevée depuis ces jours malheureux et pourtant, il est beaucoup de Français qui ne peuvent pas encore prendre leur parti de leur défaite.

Ce sentiment de fierté nationale nous paraît exagéré. L'Allemagne ne se montre pas mal disposée envers son ancienne rivale. L'empereur Guillaume II a saisi toutes les occasions qu'il a pu de se montrer courtois envers la France. Il est même à peu près certain que l'Allemagne prendra part à l'Exposition de 1900, si elle est invitée, ce qui ne peut manquer. croyons-nous.

Le drapeau français ira donc à Kiel mêler ses couleurs à celles des drapeaux de toutes les grandes nations européennes et la France ne s'en portera pas plus mal, au contraire.

* * *

Les organes du gouvernement allemand se plaignent volontiers que le Centre catholique se répande en doléances en récriminations d'un caractère général, manquant de précision. M. Bosse, ministre

des cultes, se disait encore tout récemment animé des dispositions les plus conciliantes, prêt à faire droit à de légitimes griefs, pourvu qu'on lui en présentât qui fussent nettement formulés.

Au cours des derniers débats, en réponse à cette mise en demeure, le Centre vient de demander le rétablissement des articles 15, 16, et 18 de la Constitution prussienne, abrogés dans les premiers temps du kulturkampf.

Voici la teneur de ces articles ;

“ L'Eglise évangélique et l'Eglise catholique romaine, comme toute autre association religieuse, ordonnent et gèrent librement leurs affaires ; elles gardent la possession et la jouissance des institutions, fondations et ressources destinées aux besoins du culte, de l'instruction et des œuvres charitables.

“ Les rapports entre les associations religieuses et leurs supérieurs sont libres. La publication d'ordonnances ecclésiastiques n'est soumise qu'aux restrictions imposées à toutes autres publications :

“ Le droit de nomination, de présentation, d'élection et de confirmation à des fonctions ecclésiastiques est supprimé en tant qu'il n'appartient pas à l'Etat et qu'il ne repose pas sur le patronat ou sur des titres juridiques spéciaux. Cette disposition ne s'applique pas aux ecclésiastiques à désigner pour des fonctions dans l'armée ou à des établissements publics.”

On voit sans peine la portée de cette motion présentée par le Centre. Par là prendraient fin les empiètements d'une administration bureaucratique sur le terrain religieux. L'Etat n'interviendrait plus à tout propos et hors de tout propos dans les nominations aux postes ecclésiastiques. L'Eglise gérerait librement ses biens. Les ordres religieux pourraient enfin respirer et déployer une bienfaisante vitalité.

Quel accueil le gouvernement fera-t-il à ces revendications dont la netteté ne laisse rien à désirer ? Elles lui présentent une excellente occasion de traduire en actes ses faciles protestations de bonne volonté, de “ bienveillance ” et de montrer que la “ parité confessionnelle ” n'est pas un vain mot.

C'est encore un membre du centre qui est l'auteur de la motion dirigée contre le prince de Bismark, motion qui a causé tant de retentissement et pourra avoir une si grande portée.

Par 163 voix contre 140 le Reichstag allemand a rejeté la proposition de son président tendant à voter des félicitations à Bismarck à l'occasion de son 80e anniversaire de naissance qui doit avoir lieu le 1er avril. Ce vote a causé une vive émotion. Le grand fondateur

de l'Unité allemande discuté en plein parlement, c'est bien le cas de rappeler le souvenir de la roche tarpéienne.

En apprenant ce refus du Reichstag, souligné encore par toutes les déclarations apportées à la tribune de divers côtés, centre, conservateur, libéraux-nationaux, radicaux, polonais, l'empereur Guillaume a de suite télégraphié à Bismarck cette dépêche écrite *ab irato* et qu'il a soutenue depuis par ses actes et ses discours :

Berlin, 23 mars.

“ J'adresse à Votre Altesse l'expression de ma profonde indignation causée par la résolution adoptée par le Reichstag. Elle est en opposition complète avec le sentiment de tous les princes et du peuple allemand.

GUILLAUME.

A ce télégramme le prince de Bismarck a répondu :

Friedrichsruhe, 23 mars.

Je prie Votre Majesté de recevoir l'expression de la profonde gratitude que je ressens pour les termes de son gracieux message, grâce auquel un acte de mes adversaires politiques que je ne connais qu'incomplètement, est si heureusement changé pour moi en une source de joyeuse satisfaction.”

La dépêche de l'Empereur, dit le correspondant du *Daily News*, est grave en ce qu'il se met directement en opposition avec le parlement et que son langage peut amener une dissolution.”

En réalité il y a, sous ce coup de tête apparent, une manœuvre politique ; car on savait que la motion du président du Reichstag serait rejetée. Le président a été dans son rôle en donnant sa démission après le vote qui a refusé d'admettre sa proposition. Malgré cela, c'est un fait important qui peut avoir de sérieuses conséquences.

* * *

La triple alliance paraît en voie de dislocation.

L'Autriche ne renouvellera pas le traité ; elle a résolu, sur les instances de la cour de Russie, de garder la neutralité dans toutes les guerres qui pourront avoir lieu. Les négociations qui se poursuivent actuellement sont basées sur des concessions et des compensations réciproques.

On se demande maintenant ce que va faire l'Italie. Si Crispi était plus jeune, on pourrait entretenir quelque inquiétude. Mais Crispi ne survivra pas à la fin de la triple alliance.

L'Angleterre se ressent beaucoup des évènements qui agitent l'Europe, à l'heure actuelle. Elle se sentait appuyée moralement par la triple alliance ; si celle-ci disparaît et si les relations amicales qui existent actuellement entre la Russie et la France se maintiennent, sa position prendra une tout autre tournure.

L'Angleterre a fait tout en son pouvoir pour influencer l'Autriche ; mais tous les efforts de la diplomatie anglaise ont échoué, pour l'excellente raison que l'Autriche n'a plus besoin de l'assistance anglaise, dans ses affaires financières ou maritimes.

Von Werder, ambassadeur allemand à St-Petersbourg, ignorait absolument l'existence de ces négociations ; on conçoit facilement la colère qu'en éprouva l'empereur Guillaume II ; il rappela aussitôt le général.

Cet évènement prouve que Nicolas II continue de suivre la politique de son père et que l'entente franco-russe existe bien réellement. Si les intrigues établies en vue de la rupture de la triple alliance sont exactes, l'Allemagne se trouvera isolée dans le concert européen.

* * *

Le *Morning Post* de Londres, parlant de la discussion du budget des colonies à la chambre française, dit que, depuis quelque temps, la France s'avance graduellement vers le bassin ouest du haut Nil et que, grâce au traité qu'elle vient de signer avec l'Etat libre du Congo, elle occupe une position avantageuse pour empêcher l'Oubanghi supérieur et le haut Nil de tomber aux mains de l'Angleterre.

“ C'est une faute, ajoute le journal anglais, de permettre à une puissance rivale de la Grande Bretagne de couper nos communications avec l'Egypte, et si des mesures ne sont pas bientôt prises, il sera difficile de déloger la France d'une position qui devient de plus en plus embarrassante pour nous.”

De son côté, le *Times* publie une longue lettre d'un correspondant, suivant laquelle la sphère d'influence anglaise sur le haut Nil serait sérieusement menacée de tous les côtés à la fois.

Ce correspondant demande que le gouvernement anglais soit mis en demeure d'expliquer son attitude et de déclarer s'il entend maintenir l'influence britannique dans cette partie de l'Afrique ou si, au contraire, et peut-être par suite de quelque arrangement, il aurait l'intention de permettre à la France de s'y établir.

* * *

La question cubaine revient sur le tapis, avec une acuité plus grande que jamais. L'île de Cuba est divisée en trois partis politiques qui peuvent se classer ainsi : les conservateurs, lesquels sont au pouvoir, qui trouvent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes et ne veulent rien changer à l'état de choses actuel. Les réformistes qui insistent sur la nécessité d'améliorer les finances, dont l'administration, selon eux, a besoin d'une forte épuration. Enfin les séparatistes qui demandent que le gouvernement de Cuba soit remis aux mains des Cubains et que l'indépendance soit proclamée. Ce dernier parti est soutenu et encouragé par les Etats-Unis qui, suivant la doctrine Monroe, l'Amérique aux Américains, regardent d'un œil d'envie cette île privilégiée et caressent l'espoir d'une annexion future. Les insurgés de Cuba ont fait un appel aux armes et se sont surtout mis en mouvement dans la province de Santiago-de-Cuba. Mais ils ne paraissent pas avoir fait beaucoup de progrès et le général Lachambre, qui commande les troupes espagnoles a, déjà, dans plusieurs rencontres, battu les insurgés.

* * *

La guerre de la Chine et du Japon paraît être entrée dans une nouvelle phase. Li-Hung-Tchang est rendu au Japon et négocie avec tous les pouvoirs nécessaires la paix dont le Céleste Empire a absolument besoin. Ces conditions sont, paraît-il, assez dures. Mais le plénipotentiaire chinois n'aura qu'à accepter celles qui lui seront imposées. Le plus important est d'obtenir une suspension d'armes. Aussi croit-on que la cession de Formose sera accordée au Japon. La flotte japonaise se prépare à attaquer les îles de Kerke qui touchent Formose et vont en faire la base de ses opérations contre cette île, au cas où les pourparlers n'aboutiraient pas. Car, fait assez curieux, la guerre se continue pendant que les négociations pour la paix se poursuivent.

Les Japonais auraient, paraît-il, éprouvé un échec dans une tentative de débarquement aux îles Piscatore.

Mais un fait grave signalé par le télégraphe est celui de l'attentat dont le vice-roi Li-Hung-Tchang aurait été l'objet de la part d'un fanatique qui a tiré un coup sur le plénipotentiaire chinois et l'a, paraît-il, blessé. La dépêche est très-brève et ne dit pas si la blessure est grave, ni quelles conséquences cet attentat inouï peut avoir sur la suite des pourparlers.

* * *

Monseigneur Langevin a été sacré archevêque de Saint Boniface, le 19 Mars dernier, et l'éclat de la fête restera comme un inoubliable souvenir pour toute la population de la ville épiscopale et celle de Winnipeg. Jamais peut-être une ville de l'ouest n'a vu réunie dans son enceinte une aussi grande assemblée de dignitaires ecclésiastiques : évêques, chanoines, religieux, prêtres.

S. G. Mgr Fabre officiait comme prélat consécrateur, assisté de NN. SS. Duhamel et Grandin. Mgr Bégin a prononcé le sermon de de circonstance.

Le soir de sa consécration, Mgr Langevin, adressant la parole à ses anciens paroissiens de Ste-Marie, les a fortement encouragés à travailler pour leurs droits, et à toujours combattre pour le maintien de leurs écoles. Il a aussi remercié le clergé et le peuple de la province de Québec pour l'aide qu'ils ont donné aux catholiques du Manitoba, puis il a terminé ainsi son allocution : " Nous continuerons ensemble à combattre pour nos écoles, et ce sera le principal but de notre existence, notre préoccupation jour et nuit. Je n'aurais jamais consenti à devenir évêque de ce grand diocèse, si je n'avais senti dans mon cœur la force de mourir plutôt que d'abandonner les écoles.

Voilà mes dispositions ; je connais les vôtres. et je compte sur vous. qui avez tant combattu pendant quatre ans, qui avez tant donné d'argent pour le soutien de vos écoles catholiques, je pense que vous avez bien le droit de dire fièrement à toute la Puissance : Nous voici, nous catholiques de Winnipeg, nous avons été fidèles à notre programme catholique."

* * *

Cette grave question des écoles catholiques de Manitoba vient d'entrer dans une nouvelle phase.

Le gouvernement fédéral a envoyé au Lieutenant Gouverneur de Manitoba un arrêté dont voici la conclusion :

" Il a plu à Son Excellence le gouverneur général en Conseil d'adjuger et déclarer, et il est par les présentes adjugé et déclaré que, par les deux Actes adoptés par la Législature de la province de Manitoba, le 1er jour de mai 1890, intitulés respectivement " Actes concernant le département de l'Education " et " Acte concernant les écoles publiques " les droits et privilèges de la minorité catholique romaine de la dite province, relativement à l'éducation antérieurement au 1er jour de mai 1890, ont été affectés en ce que ces actes privent la minorité catholique des droits et privilèges que, anté.

rieurement au 1er mai 1890 et jusqu'à cette date, la dite minorité avait, savoir :

(a) Le droit de construire, entretenir, garnir de mobilier, gérer, conduire et soutenir des écoles catholiques romaines en la manière prévue par les dits statuts qui ont été abrogés par les deux lois de 1890 susdites ;

(b) Le droit de recevoir une part proportionnelle de toute subvention faite à même les fonds publics pour les fins de l'éducation ;

(c) Le droit d'exemption, pour tout catholique romain qui contribuera à soutenir des écoles catholiques romaines, de payer et contribuer au maintien de toute autre école.

Il a plu à Son Excellence le gouverneur général en conseil à déclarer et décider, et il est par les présentes déclaré et décidé qu'il est estimé nécessaire qu'il soit ajouté au système d'Education incorporé dans les deux Actes de 1890 susdits, un ou des Actes provinciaux qui rendront à la minorité catholique romaine les dits droits et privilèges dont la dite minorité a été privée tel que susdit et qui modifieront les dits Actes de 1890, et en autant seulement qu'il pourra être nécessaire pour donner effet aux dispositions rendant à la dite minorité les droits et privilèges ci-dessus mentionnés dans les paragraphes *a*, *b*, et *c*.

DE QUOI le lieutenant gouverneur de la province de Manitoba pour le temps présent, et la Législature de la dite Province et toutes les personnes que cela peut concerner, devront prendre connaissance et se gouverner en conséquence."

Il serait à désirer que le gouvernement et la législature du Manitoba se rendissent à la juste demande du Gouverneur-général en conseil. C'est à ceux qui ont fait le mal qu'il appartiendrait de le réparer complètement. Malheureusement les esprits sont tellement surexcités chez les protestants militants que l'on ne peut trop espérer une telle solution.

A défaut du gouvernement de Manitoba de rendre justice aux catholiques, le gouvernement fédéral devra le faire à sa place et proposer au parlement convoqué pour le 18 avril prochain une loi réparatrice qui sera désormais irrévocable.

La troublante question des écoles a donc aujourd'hui un aspect plus rassurant. Espérons que pleine justice sera faite et que le calme renaîtra bientôt dans tous les esprits.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES.

Saint Antoine de Padoue, le Thaumaturge de l'heure présente.
(LES OBJETS PERDUS.—LE PAIN DES PAUVRES.) Un vol. in-18
Jésus, orné d'un portrait.—Librairie VICTOR RETAUX ET FILS,
82 rue Bonaparte, Paris.



SAINT-ANTOINE DE PADOUE
d'après Murillo

Sous ce titre qui dit bien le but du livre, Mgr Ricard vient d'écrire un volume, qui ne saurait manquer de rencontrer le même succès que les précédents ouvrages de l'infatigable écrivain.

“ Cette fois, lui écrit un évêque bon juge, vous vous êtes surpassé vous-même. J'ai lu votre **Saint Antoine** d'un bout à l'autre sans désespérer. C'est vif, c'est alerte, les chapitres volent avec les ailes de votre séraphique héros.”

Le récit de la vie si extraordinaire du grand thaumaturge dont la puissante intercession vient tout à coup de se réveiller et de se révéler par d'innombrables prodiges à l'heure présente, ne pouvait en effet être présentée avec plus d'intérêt et de vie. Mais ce qui charmera surtout le lecteur et assurera le succès du livre, c'est le tableau des merveilles opérées un peu partout en France et en Canada, depuis le modeste début de l'Œuvre du Pain des Pauvres établie d'abord à Toulon, puis dans presque toutes les églises de France et dans un bon nombre de notre pays. Mgr Ricard en tire de consolantes conclusions, et l'on ne peut s'empêcher de partager les espérances, dont l'éloquente expression anime ces pages toutes vibrantes, qu'on ne saurait quitter quand on en a une fois commencé la lecture.

* * *

La même librairie met en vente un autre ouvrage par M. Etienne Jouve intitulé : **L'arrière boutique de Saint Antoine à Toulon et le pain des pauvres**, dans lequel cet écrivain si avantageusement connu depuis plus de vingt ans dans le journalisme catholique raconte les miracles obtenus dans l'arrière-boutique de Toulon, désormais célèbre.

M. Etienne Jouve que des circonstances providentielles ont conduit à Toulon comme directeur de la *Croix du Var* a mis à la composition de son œuvre ce style de race qui l'a fait distinguer avec tant de justice parmi les publicistes chrétiens, l'exquis sentiment de piété qui caractérise sa foi éclairée et vaillante, la scrupuleuse rigueur d'un historien qui se fait une loi de la plus stricte véracité.

Nous ne pouvons assez recommander cet intéressant volume à l'attention des âmes qui suivent avec joie les gestes du surnaturel à notre époque.

* * *

Pendant que nous parlons des publications de l'excellente librairie VICTOR RETAUX ET FILS, signalons un autre ouvrage que cette maison met au jour : **Loïn du pays, les religieux français et l'influence de la France dans les missions**, par le Père Frédéric Rouvier, S. J. Quoique cette œuvre s'adresse plus particulièrement aux lecteurs français, elle n'est cependant pas sans intérêt pour nous, Canadiens, qui aimons tant notre mère-patrie et qui suivons avec amour tout ce qui peut l'intéresser.

